

**Odile Fillod, « Des connaissances biologiques sur la sexe et la sexualité au service de l'égalité »,
verbatim de la présentation faite le 19 octobre 2017 à Université des femmes (Bruxelles) + notes**
[\[x = clic diaporama\]](#)

Comme l'indique l'intitulé de ma présentation, je vais vous parler de la transmission de certaines connaissances biologiques que je suggère d'intégrer à l'enseignement, et l'idée n'est pas de présenter des considérations théoriques sur cette approche : il va être question d'aspects très concrets du sexe et de la sexualité. Mais avant de rentrer dans le vif du sujet, je voudrais dire quelques mots sur le contexte dans lequel s'inscrit cette démarche que je suggère de mettre en œuvre, et pourquoi je la pense non seulement utile, mais nécessaire.

x Des inégalités de fait, des inégalités de traitement et des violences liées à la sexualité

Comme vous le savez, on observe ici comme ailleurs, dans de nombreux domaines, des inégalités de fait entre les femmes et les hommes qui sont le plus souvent en défaveur des premières. Le domaine de la sexualité n'échappe pas à la règle, et ça ne concerne pas que les conséquences plus lourdes pour les femmes d'une fécondation non désirée : on peut citer l'accès moins fréquent des femmes à l'orgasme, leur plus fréquent consentement plus ou moins contraint à des actes sexuels non désirés (que ce soit dans un cadre conjugal ou non), ou encore leur moindre pouvoir de contrôle du risque d'être contaminé-es par une IST¹.

Par ailleurs, certains types de discriminations, de pressions et de violences ciblent spécifiquement ou principalement les femmes, et ce en particulier dans le domaine sexuel. On songe évidemment au harcèlement sexuel, aux agressions sexuelles de toutes sortes et au viol, mais aussi aux meurtres de femmes par des hommes qui ne supportent pas leur impuissance à les « posséder » vraiment ou à les « satisfaire » pleinement. On peut songer également à l'inégalité de traitement symbolique opérée par l'omniprésence, dans une large gamme de productions culturelles allant de l'imagerie publicitaire à la pornographie en passant par le cinéma, de représentations de la sexualité qui font des femmes de simples objets, ou qui plus ordinairement sont centrées sur le seul plaisir masculin – le plaisir féminin étant alors vu soit comme dispensable, soit comme magiquement induit par la prise du plaisir masculin. On songe aussi à toutes les modalités de contrôle du corps des femmes en lien avec une volonté de contrôle de la sexualité : pensons à l'obligation courante de cacher les mamelons féminins, et dans certaines communautés intégristes religieuses de cacher d'autres parties du corps féminin, vues comme des pousse-au-crime sexuels ; pensons aussi à l'injonction contraire, plus banale est insidieuse, qui est faite aux femmes d'« assumer leur féminité » ou de « prendre soin d'elles », c'est-à-dire de faire un minimum d'efforts pour faire de leur corps un objet sexuellement désirable ; pensons aussi au contrôle de la virginité des femmes, et bien-sûr à l'excision du clitoris. Ce contrôle des corps se double d'un contrôle des comportements : une femme ne doit ni avoir trop de partenaires sexuel·les, ni rechercher trop activement à avoir des rapports sexuels, surtout si elle n'est pas amoureuse, sinon c'est une nympho, une pute ou une salope. Pour s'épanouir pleinement, une femme doit moins chercher à prendre du plaisir sexuel qu'attendre qu'on lui en donne ; elle doit « se donner », et jouir d'être « prise ».

De manière plus générale, filles et garçons subissent dès la naissance la pression de normes de sexe omniprésentes, finissant par être intériorisées, qui construisent des entraves injustifiées à leur libre épanouissement, qui peuvent les encourager à adopter des comportements nocifs pour soi ou pour autrui, et qui causent à celles et ceux qui ne s'y conforment pas assez bien des souffrances intimes, des discriminations subies et des violences reçues. Là encore les exemples concernant la sexualité ne manquent pas. Citons-en juste quelques-uns :

- se masturber est perçu comme étant moins normal pour les filles et les femmes, or c'est un élément important pour le développement d'une sexualité épanouie, outre que ça fait partie des choses qui peuvent contribuer au bien-être ;

- le corps des femmes est censé n'être désirable que s'il correspond à certains canons, ce qui affecte leur image de soi et les encourage à se livrer à des pratiques de contrôle et de modification corporelles coûteuses en temps, en argent, voire en termes de santé psychologique ou physique ;
- un homme doit quant à lui être « bien membré », et être capable de bander à tous les coups et de maintenir son érection longtemps, ce qui de même peut peser sur l'image de soi, peut amener à se voir comme souffrant d'éjaculation « précoce », et pousser à recourir à la chirurgie ou à la prise de médicaments ;
- pour un homme, afficher une libido débordante et conquérante revient à brandir un étendard de virilité, or ça constitue un encouragement au harcèlement et aux agressions sexuels ;
- avoir des attirances homosexuelles expose au stigmate de « sale gouine » ou « sale pédé », et pour un homme la transgression de cette norme sexuée est encore pire, car en adoptant ce qui est perçu comme une « position sexuelle féminine », que ce soit en termes d'orientation du désir ou de pratiques sexuelles concrètes, il s'abaisse symboliquement.

Il faut rappeler en effet que les femmes se retrouvent aussi du mauvais côté d'une inégalité symbolique prégnante, la différence essentielle entre hommes et femmes restant largement perçue comme étant la possession d'un organe par les premiers et son manque chez les secondes – un organe sexuel en l'occurrence.

Plus généralement, les représentations et les normes liées à la sexualité tendent à être projetées sur l'ensemble de la vie psychique et de l'organisation sociale, amenant par exemple à percevoir comme naturelle et masculine par essence la propension à conquérir, dominer, accaparer et asservir, ou encore à considérer qu'hommes et femmes sont naturellement « complémentaires ». Le caractère central de ces représentations et de ces normes liées à la sexualité est d'ailleurs révélé par les insultes les plus courantes : même dans un contexte qui n'a rien à voir avec le sexe, une femme est communément traitée de connasse ou de salope, et un homme de con ou d'enculé.

Une chance à saisir

Lorsqu'on examine toutes ces inégalités et ces violences, ainsi que les normes qui contribuent à les produire, on s'aperçoit assez vite qu'elles reposent notamment sur des croyances concernant des différences naturelles et essentielles qui existeraient entre femmes et hommes dans le domaine sexuel, et des croyances concernant la biologie du sexe plus généralement.

Or on a une chance folle : il se trouve que ces croyances sont infondées, et qu'elles sont même le plus souvent clairement contredites par les données de la recherche scientifique.

Lutter contre ces croyances le plus tôt possible paraît donc non seulement nécessaire, mais relativement simple : il suffirait de transmettre aux jeunes, de manière adaptée à chaque âge bien-sûr, les connaissances et compétences qui permettent de déconstruire ces croyances.

Et là encore, on a de la chance : il se trouve qu'il existe pour ce faire un cadre tout-à-fait approprié, qui est l'enseignement de biologie (SVT en France) et l'éducation à la sexualité au sein de l'institution scolaire. Je pense que tout le monde conviendra que l'institution est dans son rôle lorsqu'elle transmet aux élèves des connaissances, et lorsqu'elle contribue à développer leur capacité à faire des choix informés et responsables ainsi que leur esprit critique. L'institution scolaire est en tout cas à mon avis davantage dans son rôle lorsqu'elle se concentre sur des contenus factuels, des données scientifiques, plutôt que de s'aventurer sur le terrain de valeurs morales non nécessairement consensuelles.

✘ Ce que je suggère donc, c'est d'une part de veiller à ce que les professeur-es de biologie et les autres adultes intervenant en éducation à la sexualité soient correctement formé-es en ce qui concerne ces croyances nocives, et d'autre part de s'assurer de l'acquisition par les élèves des connaissances et des outils de pensée critique correspondants.

Il s'agit de faire prendre conscience du caractère erroné ou infondé d'un certain nombre de mythes savants véhiculés y compris par des discours d' « experts » et des supports pédagogiques, et qui sont encore trop souvent confortés auprès des élèves soit activement (du fait de méconnaissances et croyances répandues

aussi chez les adultes qui les éduquent), soit passivement, du fait d'un évitement ou oubli de certains sujets qui livre les élèves à elles-eux-mêmes, à leur entourage ou aux sources d'information non fiables qui prolifèrent sur le web.

Ces mythes savants sont souvent anciens, mais leur formulation précise peut aussi se renouveler, par exemple en passant d'un argumentaire psychanalytique à un raisonnement relevant de la psychologie évolutionniste, ou d'une considération éthologique à la mise en avant de telle ou telle découverte présumée des neurosciences. Comme on ne peut pas tordre le cou par avance à toutes les idées fausses, je suggère donc aussi de saisir toutes les occasions qui se présentent de développer la capacité des élèves à prendre une distance critique vis-à-vis de certains types d'arguments et de raisonnements, ainsi que vis-à-vis de la vulgarisation scientifique. Il est important de prendre conscience du fait qu'un ouvrage, un documentaire ou un article de vulgarisation est toujours la restitution d'un point de vue situé sur l'état des connaissances scientifiques, et que le risque de biais dans cette restitution est particulièrement élevé lorsque le sujet traité fait l'objet de croyances anciennes et est lié à de forts enjeux, comme c'est le cas pour les questions de genre et de sexualité.

Ce que je vais maintenant présenter est une déclinaison concrète de cette approche, appliquée à un certain nombre d'idées reçues.

Commençons avec l'idée selon laquelle sur le plan biologique, la seule sexualité normale est l'hétérosexualité.

✘ **L'hétérosexualité, seule sexualité normale sur le plan biologique ?**

Elle est si répandue qu'on la trouve exprimée noir sur blanc dans le *Guide* de l'Education nationale pour l'éducation à la sexualité qui est resté en vigueur en France pendant 13 ans, jusqu'à très récemment². Ce guide va jusqu'à poser que « dans le domaine biologique, la sexualité est fondée sur la complémentarité anatomique et fonctionnelle des organes génitaux dans le but de procréer : seul le rapport hétérosexuel à visée procréatrice est en ce sens "normal" »³, peut-on y lire.

✘ Le guide ajoute ceci : « La sexualité est, par définition, un mode de reproduction qui sépare (*separe*) l'espèce en deux catégories, les mâles et les femelles. La sexualité n'est ni indispensable, ni obligatoire puisqu'une grande partie des espèces vivantes (les êtres unicellulaires) n'a pas de sexualité et se reproduit par réplication du même », et peu après le guide évoque la fameuse « altérité portée par la différence des sexes : "rien que cela, le sexe, nous sépare plus que deux planètes" » (il ne manque plus que la référence à Mars et Vénus !); « la sexualité est la fois ce qui nous sépare et ce qui nous unit »⁴.

L'analyse critique de cet extrait du Guide pour « l'éducation à la sexualité au collège et au lycée » me paraît particulièrement intéressante parce qu'elle montre bien la prégnance d'une certaine conception du genre qui se trouve ici projetée sur l'ensemble du vivant, cette projection ayant pour effet, comme on va le voir, d'en produire une description totalement erronée, et cette description erronée étant en retour mobilisée pour imposer une vision bien particulière de la sexualité humaine. Selon cette conception, la division en mâles et femelles serait universelle et fondamentale, l'attraction mutuelle entre ces deux catégories d'individus serait naturelle et liée à leur différence radicale, et l'hétérosexualité serait une forme supérieure de sexualité à la fois parce qu'elle serait l'apanage des êtres les plus « évolués », parce qu'elle seule serait « naturelle » dans une espèce à reproduction sexuée, et parce qu'elle seule réaliserait une rencontre avec un « vrai autre », seule cette rencontre-là étant source de diversité.

✘ Il conviendrait au contraire d'apprendre aux élèves que dans le vivant de manière générale :

- des activités sexuelles non reproductrices, notamment entre individus de même sexe, sont parfaitement « normales sur le plan biologique », documentées dans des centaines d'espèces dans leur milieu naturel et observées chez des individus ne présentant aucune anomalie biologique ; on peut aussi relever en particulier que ces activités sexuelles non reproductrices sont centrales dans la vie sociale d'une des deux espèces les plus proches de la nôtre sur le plan phylogénétique, à savoir le Bonono ou chimpanzé nain ;

- la sexualité peut même être entièrement déconnectée de la reproduction, comme dans le cas des bactéries, qui se reproduisent de manière asexuée mais qui biologiquement parlant ont une sexualité dans la mesure où elles ont des contacts physiques au cours desquels l'une transfère à l'autre des morceaux de son ADN ;

- la reproduction asexuée n'est pas du tout réservée aux êtres unicellulaires, puisqu'elle existe chez d'innombrables végétaux et animaux, et on peut aussi signaler qu'elle n'est pas synonyme de « réplique du même » ;

- par ailleurs, la reproduction sexuée ne sépare en aucun cas « par définition » une espèce en mâles et femelles, puisqu'il existe de nombreuses espèces y compris animales dans lesquelles les individus sont hermaphrodites ou changent de sexe au cours de la vie. En outre, il existe dans le règne végétal des espèces à deux catégories de sexe qui ne correspondent pas à la dichotomie mâle-femelle, et dans le règne fongique des espèces dans lesquelles il y a non pas deux, mais des dizaines de catégories de sexe.

✘ En ce qui concerne l'être humain, voici ce qu'on peut souligner en particulier :

- il existe des personnes qui biologiquement n'appartiennent à aucune des deux catégories de sexe standard, et qui ont pourtant une sexualité ;

✘ - malgré la valorisation omniprésente des attirances hétérosexuelles et la réprobation sociale dont les attirances homosexuelles font l'objet, celles-ci sont communes, coexistant le plus souvent avec des attirances hétérosexuelles ;

✘ - rien ne permet de penser que normalement, les femmes développent naturellement des attirances sexuelles *exclusivement* androphiles et réciproquement, autrement dit qu'avoir des attirances homosexuelles relève d'une anomalie ou d'une exception biologique, ou d'une déviation du développement normal qui serait induite par l'environnement ; on peut en profiter pour déconstruire des raisonnements erronés fondés sur une mauvaise compréhension de la théorie de l'évolution, sur un déterminisme biologique naïf et sur l'invisibilisation de la bisexualité.

En l'occurrence, on peut montrer qu'avoir des attirances homosexuelles ne réduit pas nécessairement le succès reproductif, que ça peut même l'augmenter sous certaines hypothèses, et qu'une prédisposition génétique à une avoir sexualité « non orientée » par défaut a très bien pu s'imposer au cours de l'histoire évolutive humaine. On peut expliquer aussi que poser par principe que la sexualité humaine a pour unique fonction la reproduction est aussi arbitraire que de poser que la vision ou l'odorat humains ont aussi cette unique fonction, ou encore que l'ensemble du corps et des actions d'un être humain a pour unique fonction de perpétuer les gènes de notre espèce. Au-delà des raisonnements théoriques, on peut aussi rappeler le contre-exemple fourni par les bonobos, qui ont tous ordinairement des rapports sexuels avec des individus des deux sexes.

✘ - par ailleurs, il n'existe *aucune* preuve de l'influence de facteurs biologiques sur l'orientation sexuelle. En particulier, *aucun* des (divers) facteurs biologiques isolés dans des modèles animaux de l'orientation sexuelle, qui sont du reste très imparfaits, n'a été confirmé chez l'être humain, et le cas échéant aucun ne saurait être déterminant ; pour bien faire, on pourrait passer en revue les facteurs candidats et expliquer que quand ils n'ont pas été définitivement rejetés (tels l'existence d'un « gène de l'homosexualité », d'un effet du niveau de testostérone circulant, ou encore d'un effet direct des gènes du chromosome Y), ils restent à l'état d'hypothèses plus ou moins douteuses⁵, et on sait déjà que leur influence ne pourraient être que modeste.

✘ - enfin, on peut rappeler que si on choisit toujours d'accomplir ou non un acte sexuel, on ne choisit pas en revanche ses attirances sexuelles ; une analogie qui peut être efficace pour le faire comprendre est de comparer ça aux préférences alimentaires : on peut choisir de manger ou non un mets, mais on ne choisit pas d'en aimer particulièrement certains ni d'être dégoûté-e par d'autres.

✘ **Hommes à l'initiative/actifs versus femmes réceptives ou non ?**

Deuxième idée reçue : en matière de sexualité, il serait naturel que les hommes soient à l'initiative et actifs, et les femmes seulement réceptives ou non, en somme pas autonomes, et globalement passives hormis dans leur capacité à exprimer ou non leur « consentement ».

✘ Ca peut paraître énorme, mais c'est pourtant véhiculé implicitement dans une brochure d'éducation sexuelle pour les jeunes recommandée en 2016 en France par le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes⁶ : on y voit que les fantasmes par défaut sont de *se faire draguer* par un garçon (tournure passive) ou *d'embrasser* une fille (tournure active), et que « le rapport sexuel », ça peut être illustré par une image unique, celle d'un garçon sur une fille en position du missionnaire.

✘ On y voit aussi que « dire non », typiquement, c'est quand un garçon n'arrête pas d'essayer d'embrasser une fille de force, et qu'elle se défend en le tapant ou en lui balançant son verre à la figure – et c'est normal, c'est comme ça que ça se passe, il n'y a rien à signaler.

Cette idée d'asymétrie des rôles et comportements sexuels masculins et féminins qui serait plus fondamentalement une asymétrie dans des rôles et comportements mâles et femelles est aussi véhiculée par de nombreux discours savants.

✘ Ainsi, dans un manuel de SVT, le chapitre « Vivre sa sexualité » pose que chez les mammifères non hominoïdes, « la séquence comportementale qui permet la copulation est totalement stéréotypée : la femelle se met en position de lordose ou reste immobile, tandis que le mâle la monte par derrière, la pénètre, puis effectue une série de poussées jusqu'à l'éjaculation »⁷. Même s'il est dit ensuite que la sexualité des primates et surtout des humains est caractérisée par des pratiques plus variées, les élèves peuvent facilement être amenés à penser qu'il reste quelque-chose du codage de cette « séquence comportementale mammalienne » dans le cerveau humain.

✘ Ici, un psychiatre spécialisé en addictologie (mais expert spontané de la sexualité), endossant la vulgate psycho-évolutionniste, affirme que « le mâle humain est toujours prêt à partir en chasse, et qu'il est en permanence en train de chercher des partenaires. Alors après, il peut retenir tout ça pour des raisons sociales, sentimentales, tout ce qu'on veut, mais la possibilité est toujours là. Elle *déclenche* le désir chez la femme, qui *après choisit si elle accepte ou pas* le partenaire »⁸.

✘ Là, un paléanthropologue mobilisant la biologie évolutive affirme que « [n]otre espèce se caractérise par une réceptivité sexuelle des femelles quasi permanente »⁹, ce qui non seulement réduit la manifestation du désir féminin à la notion de réceptivité, mais signifie concrètement que si on sollicite sexuellement le corps d'une femelle humaine, elle y est presque à coup sûr réceptive favorablement.

✘ Dans un registre puisant cette fois dans la vulgate psychanalytique, une médecin et sexologue pose que « [p]our une femme, *le désir, c'est parvenir à érotiser le fait de devenir objet* », tout en restant sujet, certes, mais ce uniquement dans l'action consistant à « accueillir le partenaire »¹⁰.

✘ Là, un psychiatre et thérapeute de couple usant d'un discours pseudo-neurobiologique affirme que l'excitation des hommes « est immédiate, il y a un réflexe érectile masculin en quelques secondes, [alors que] la même érection féminine va demander plusieurs *dizaines* de minutes »¹¹, et il affirme aussi que le stimulus visuel est « préférentiellement un stimulus d'excitation masculine, beaucoup plus que d'excitation des femmes »¹², alors que la « voie auditive », par exemple, serait « beaucoup plus sensible, pour les femmes, à la séduction, l'excitation ». Il conforte donc l'idée répandue selon laquelle par nature, les hommes sont facilement et immédiatement excités à la simple vue de l'objet de leur désir¹³, alors que les femmes auraient besoin qu'on éveille leur désir, par exemple en leur parlant.

L'idée circule aussi qu'il faut toucher les femmes, voire qu'il suffit de les toucher, pour éveiller leur désir.

✘ Un célèbre pédiatre et « spécialiste des relations intra-familiales » (qui est surtout un vieux macho imprégné de culture traditionnelle méditerranéenne et par une psychanalyse lacanienne) en avait donné en 2004 un exemple fameux. Alors qu'un homme lui posait cette question : « Ma femme ne pense qu'à nos enfants [...] Elle n'a aucun désir sexuel. Et cela l'angoisse fortement (elle parle même de consulter un psychothérapeute !). Que pourrions-nous faire ? », il avait répondu : « Reprenez vos travaux d'approche

avec votre femme. Séduisez-la à nouveau et peut-être serez-vous conduit à un peu "la forcer" sans prendre en considération son non désir. Les choses reviendront petit à petit. »¹⁴

✘ Dans la même veine, cette fois dans un magazine « 100% féminin et 100% chrétien », on a pu lire plus récemment un argument choc à l'appui de l'idée que les hommes ne doivent pas hésiter à passer outre l'absence de désir de leur conjointe : « Sachant qu'environ la moitié des femmes sont incapables de désirer une union sexuelle tant qu'elles n'ont pas été stimulées physiquement, la femme ne peut fonder sa vie intime uniquement sur son propre désir »¹⁵.

✘ Face à toute cette mythologie savante, on peut commencer par signaler aux élèves que déjà chez les animaux non humains, il n'existe ni rôle de sexe, ni séquence comportementale sexuée qui soient communs à toutes les espèces.

On peut aussi souligner que même chez les mammifères non hominoïdes, bien que la vulgate éthologique grand public parle souvent uniquement de « réceptivité des femelles », dans de nombreuses espèces les comportements dits proceptifs des femelles, consistant à rechercher, approcher et solliciter sexuellement des partenaires potentiels, sont tout aussi importants pour la réalisation des interactions sexuelles.

De plus, et là encore même chez les mammifères non hominoïdes, on observe fréquemment des comportements inverses à la caricature présentée dans le manuel de SVT que j'ai cité tout à l'heure. Par exemple, il est normal chez les rats mâles d'adopter occasionnellement une position de lordose et de se laisser monter par un congénère, de même que chez les rates en œstrus de monter des congénères.

Et si on va voir ce qui se passe chez les primates les plus proches de nous, les contre-exemples sont encore plus clairs. Ainsi, chez les bonobos, dont j'ai déjà parlé, les femelles comme les mâles prennent l'initiative et jouent un rôle actif dans toutes sortes d'interactions sexuelles entre congénères du même sexe ou non. Même chez le chimpanzé commun, dont la sexualité est plus proche de celle des mammifères non hominoïdes, dans le cadre de certains types d'interaction sociale il est courant qu'un mâle présente son postérieur à un autre mâle et s'immobilise, se laissant ensuite monter par lui.

Bien-sûr, ces exemples ne permettent pas de conclure quoi que ce soit concernant la sexualité humaine : il s'agit seulement de signaler que des comportements sexués humains stéréotypiques sont parfois vus comme naturels parce qu'ils seraient universels chez les mâles et les femelles de toutes les espèces, alors que ce n'est pas le cas. Il faut au contraire éveiller la méfiance vis-à-vis des analogies qui peuvent être faites entre certains comportements animaux et certains comportements humains, souvent favorisées par l'anthropomorphisme : ce n'est pas parce qu'on trouve une certaine ressemblance entre deux comportements observés dans des espèces différentes qu'ils sont « biologiquement programmés », et ce par un mécanisme commun à ces espèces.

On peut aussi saisir cette occasion de tordre le cou au mythe selon lequel trois cerveaux coexisteraient chez l'être humain : un « cerveau reptilien » qui serait responsable de comportements « archaïques » notamment liés à la reproduction¹⁶, un « cerveau limbique » qui serait venu se greffer sur le premier chez les mammifères, et serait notamment le siège des comportements parentaux, et un néocortex qui serait proprement humain et ne formerait qu'une surcouche cognitive capable de plus ou moins contrôler les réflexes comportementaux hérités de nos ancêtres reptiles puis mammaliens¹⁷. Cette théorie forgée au début des années 1950, inscrite dans une vision linéaire de l'évolution récusée depuis longtemps, est clairement incompatible avec les données de l'éthologie et des neurosciences.

✘ Ce qu'on peut aussi et surtout faire savoir aux élèves, c'est que chez l'être humain, s'il existe bien des réactions physiologiques réflexes liées au désir sexuel, il n'existe en revanche aucun *comportement* réflexe correspondant. Le passage à l'acte sexuel est entièrement soumis à un contrôle cognitif conscient.

Il n'existe pas non plus de scénario sexuel naturel ou inné : même quelque chose qui paraît aussi évident que le coït vaginal n'est pas performé spontanément par des personnes qui ne savent pas que c'est « comme ça qu'on fait ».

Par ailleurs, chez les femmes comme chez les hommes, l'excitation sexuelle peut être déclenchée par tous types de stimuli (visuels, auditifs, tactiles, proprioceptifs, narratifs, etc...), sans qu'aucune différence naturelle entre femmes et hommes n'ait été documentée en la matière.

Enfin, quel que soit le sexe, c'est par un signal nerveux que le cerveau commande l'excitation sexuelle, sa transmission aux organes génitaux ne prenant que quelques dixièmes de seconde. Quel que soit le sexe, sous l'effet de ce signal, un niveau d'excitation physiologique propice à une stimulation mécanique agréable des organes génitaux peut être atteint en une poignée de secondes, qu'il s'agisse d'érection ou de lubrification.

Bien, mais savoir tout ça n'empêche pas de penser que quand même, si les hommes sont si souvent à l'initiative des rapports sexuels, et harcèlent ou violent si souvent, alors que les femmes le font infiniment plus rarement, c'est bien parce qu'il y a quelque chose de naturel qui les y pousse. N'ont-ils pas quand même des « besoins » spécifiques, qui découlent de leur production continue de spermatozoïdes ?

✘ Des besoins sexuels spécifiques aux hommes ?

Comme le rappelle la brochure d'éducation sexuelle déjà citée, « on dit », en effet, que les hommes ont besoin de se vider d'un trop plein¹⁸, ce qui pourrait notamment expliquer leur propension à se masturber¹⁹.

✘ C'est la même idée qu'avance une féministe « anti-genre », pour expliquer quant à elle que « la prostitution est une fausse solution à un vrai problème » : « Les femmes supportent relativement bien l'abstinence sexuelle, [dit-elle], alors que l'éjaculation des hommes est nécessaire » ; « surtout quand ils sont jeunes, l'abstinence les fait physiquement souffrir. [...] Chez les hommes, ça s'accumule. Chez nous, il n'y a rien qui s'accumule »²⁰. Dans son livre, elle explique qu'à chaque fois que le cerveau d'un homme (surtout jeune) détecte une femme fécondable, il commande aux testicules de produire du sperme, le sperme s'accumule dans les testicules, et donc tôt ou tard, il éprouve le besoin de l'évacuer²¹.

✘ Comme on l'enseigne en SVT, les spermatozoïdes sont effectivement formés en continu et par millions dans les tubes séminifères. Or selon une vidéo de Corpus, un outil pédagogique mis à disposition par l'Education nationale française, une fois les spermatozoïdes formés, ils sont expulsés des tubes séminifères et *stockés dans les testicules* »²².

✘ Selon une source de référence pour le grand public français, c'est dans la prostate et les vésicules séminales que des millions de spermatozoïdes restent stockés « en attendant le prochain gros câlin ». Le célèbre médecin qui coanime l'émission en ajoute même une couche en affirmant que ce ne sont pas seulement les spermatozoïdes qui sont stockés dans les vésicules séminales, mais le sperme²³.

✘ Selon une autre version de la chose, qu'on peut trouver dans une vidéo diffusée via les forums de discussion d'ados²⁴, quand un garçon est « chauffé » par une fille, le sperme se met à s'accumuler dans ses testicules, et là il faut absolument éjaculer parce que sinon, « le trop-plein de liquide va causer une horrible pression » : c'est ce qu'on appelle le « syndrome des couilles bleues ».

✘ Il semble donc urgent d'enseigner correctement le processus de fabrication du sperme²⁵, et de souligner que *rien* ne peut s'accumuler dangereusement où que ce soit : les spermatozoïdes formés en continu sont aussi *éliminés* en continu par les canaux déférents ; les vésicules séminales sont des glandes, elles ne stockent en aucun cas les spermatozoïdes ; enfin, le sperme n'est formé que *quelques-instants* avant l'éjaculation, dans l'urètre prostatique, par l'ajout aux spermatozoïdes disponibles des sécrétions des glandes séminales et prostatiques.

Il n'existe aucun besoin physiologique d'éjaculer régulièrement, de même qu'il n'existe aucun besoin physiologique d'éjaculer après une excitation sexuelle.

Mais si les hommes n'ont pas de « besoins » stricto sensu, n'ont-ils pas quand même des désirs envahissants à cause de leur testostérone ?

✘ Testostérone = « l'hormone du désir » ?

Selon un sondage récent, 29% des adultes français sont plutôt voire tout-à-fait d'accord avec cette idée : « Si les hommes sont plus à même de commettre des viols, c'est à cause de la testostérone qui peut rendre leur sexualité incontrôlable »²⁶, et seuls 41% ne sont « pas du tout » d'accord.

C'est bien connu : la testostérone est « l'hormone du désir », et si les hommes ont naturellement plus de désirs sexuels, au point d'être parfois conduits malgré eux à agresser sexuellement, c'est tout simplement parce qu'ils produisent plus de testostérone que les femmes.

✘ Un célèbre psychiatre le confirme : « A la puberté, un jeune homme voit en quelques semaines son taux de testostérone multiplié par 18 contre 3 ou 4 pour les filles. Cela explique qu'à cet âge, les filles ont une plus grande maîtrise du désir sexuel alors que les garçons sont *submergés*. »²⁷

✘ Un philosophe et ancien ministre est lui aussi formel : « Un biologiste peut expliquer, notamment par le rôle de la testostérone, pourquoi, en tant que ministre de l'éducation nationale, je n'ai jamais été confronté à un cas de pédophilie féminin »²⁸.

✘ Plus généralement, comme l'explique un manuel de SVT citant un neurobiologiste auteur d'essais à succès²⁹, y compris « chez la guenon et probablement chez la femme », ce sont « les hormones mâles » qui « règlent le désir sexuel », et « leur action s'exerce directement sur le cerveau ».

L'idée d'un lien causal, déterminant et proportionnel entre la quantité de testostérone en circulation dans le corps et la motivation sexuelle est vraiment extrêmement ancrée dans les esprits, et pourtant elle est complètement fautive et il faut le dire.

✘ Même chez les mammifères non humains, le lien entre testostérone et motivation sexuelle est bien différent et plus variable. Par exemple, dans de nombreuses espèces, chez les femelles ce sont les œstrogènes et la progestérone qui sont déterminants, et quant aux mâles, ce sont souvent des signaux visuels ou olfactifs qui déclenchent la recherche d'une activité sexuelle, la présence d'un seuil minimal de testostérone ne faisant que la potentialiser.

✘ Chez les hommes, un certain nombre de données de la recherche contredisent cette idée reçue concernant la testostérone : d'abord, la castration laisse le désir sexuel inchangé chez de nombreux hommes ; ensuite, on a observé que l'hypogonadisme réduisait les érections nocturnes, mais pas celles en réaction à une vidéo érotique ; par ailleurs, on n'a pas trouvé que le niveau de testostérone de base était plus élevé chez les délinquants sexuels, ni chez les hommes présentant une hypersexualité ; on n'a pas trouvé non plus d'effet moyen sur l'activité sexuelle de la manipulation du taux de testostérone à l'intérieur de la plage normale ;

enfin, on n'a pas établi de lien clair entre l'augmentation du niveau de testostérone à la puberté et l'excitabilité sexuelle ; une étude longitudinale menée sur une centaine d'adolescents américains avait au contraire trouvé, à la grande surprise des chercheur-es, que cette augmentation n'était corrélée ni à une augmentation des pensées à caractère sexuel, ni à une augmentation de la masturbation ; sur la base de leurs données, ces chercheur-es avaient privilégié l'hypothèse selon laquelle le développement pubertaire des garçons était corrélé à la date des premiers rapports sexuels à cause de la perception sociale de leur changement corporel, plutôt qu'à cause d'un effet direct de la testostérone³⁰.

Globalement, chez l'être humain, on sait que la testostérone a des effets *périphériques* pouvant moduler la physiologie de l'excitation sexuelle (et de ce fait, un niveau minimal de testostérone pourrait être nécessaire pour avoir un niveau normal d'excitabilité sexuelle), mais on n'a en revanche *aucune* preuve d'une action de la testostérone sur le *cerveau* qui augmenterait ou déclencherait le désir sexuel. A fortiori, aucune conséquence de la différence moyenne entre femmes et homme du niveau de testostérone en circulation n'est avérée en termes d'intensité ou de fréquence du désir sexuel.

L'idée que les hommes ont en quelque sorte une « hypersexualité » naturelle est si ancrée, dans la culture dominante à l'heure actuelle, que la réfutation de la théorie du besoin physiologique d'éjaculer, comme de celle que la testostérone en circulation est « l'hormone du désir », ne suffit pas à l'évacuer. Diverses

théories alternatives ont été mises en circulation, et je ne doute pas que d'autres viendront. On peut en présenter et commenter brièvement quelques-unes.

✘ Autres théorisations d'une « hypersexualité » naturelle chez les hommes

Un psychiatre qui tient le haut du pavé de la sexologie médiatique française depuis pas mal d'années, que j'ai déjà cité précédemment, a ainsi parlé d'une « pulsion érectile permanente » qui serait spécifique aux hommes³¹, et de « pulsions hormonales différentes » entre femmes et hommes³². Cette synthèse de notions psychanalytiques et biologiques a l'avantage de présenter bien aux yeux d'un auditoire imprégné de culture humaniste et de biologie naïve, et d'être suffisamment vague pour qu'on puisse en comprendre ce qu'on veut, mais elle a le sérieux inconvenient de ne renvoyer à aucun résultat scientifique précis.

✘ Peut-être avait-il en tête cette théorie hormonale mobilisant la testostérone, mais pas de la façon classique, qui a été présentée comme acquise dans l'émission E=M6 : « Dans le domaine de l'amour et des sentiments, nos comportements sont en fait *dictés* par nos hormones, des hormones bien différentes chez l'homme et chez la femme [...] Chez la femme, [...], le taux d'œstrogènes augmente jusqu'à l'ovulation, et il favorise l'intensité du désir sexuel féminin. Après l'ovulation, [...] les œstrogènes chutent et provoquent la baisse du désir chez la femme, tandis que chez les hommes, le désir sexuel ne les quitte jamais. Chez l'homme, l'hormone sexuelle de l'homme, la testostérone, elle est toujours horizontale, elle est sécrétée vraiment toujours en continu de la même façon. Voilà pourquoi les hommes sont plus portés sur les gros câlins ! »³³. Alors là, au-delà de ce qu'on a déjà vu concernant les effets supposés de la testostérone sur le désir masculin, on peut signaler que le taux de testostérone en circulation varie de l'ordre du simple au triple chaque jour chez un homme, et que les études qui ont recherché ce type de lien entre la variation des œstrogènes au cours du cycle ovarien et la variation du désir féminin ont échoué à le trouver.

✘ Autre variante mobilisant la testostérone mais encore différemment, et en association avec une notion neurobiologique : « Dans les vingt secondes suivant la rencontre d'une jolie inconnue, la production de deux hormones de ces messieurs, la testostérone et le cortisol, liées respectivement au désir sexuel et à la motivation, fait un bond. [...] Ces hormones sont produites par l'hypothalamus, au centre du cerveau. Sa région plus spécifiquement dévolue aux comportements d'approche sexuelle est deux fois plus importante chez l'homme que chez la femme. »³⁴ Ce gloubi-boulga est pour le moins fantaisiste, sachant que l'hypothalamus ne produit ni testostérone, ni cortisol ; que le cortisol est lié au stress plutôt qu'à la motivation ; et qu'aucune zone de l'hypothalamus « dévolue aux comportements d'approche sexuelle » n'a été identifié chez l'être humain.

✘ Pour le paléanthropologue déjà cité, il y a une autre explication au fait que les hommes ont tout le temps envie : c'est parce que la femme, qui est en « œstrus permanent », est « constamment désirable » : « Les caractères sexuels du corps des femmes ne se localisent pas que sur leurs parties génitales, mais sur l'ensemble du corps : longueur des jambes, développement des parties adipeuses des hanches, forme des fesses, courbure de la lordose lombaire, échancrure de la taille, silhouette en forme de violoncelle, forme des épaules, taille et forme des seins, gracilité du cou, la face, l'apparence des yeux et la chevelure. A cela s'ajoutent la démarche et la mise en mouvement de tout cet arsenal sexuel, sans oublier la voix et le regard. (Ce n'est pas pour rien que les sociétés les plus coercitives envers les femmes les cantonnent à domicile, les dissimulent sous des burkas [...], les contraignent au silence hors de la maison et tendent à limiter tout déplacement à pied, etc). »³⁵ Si ce délire en dit sans doute beaucoup sur la sexualité de ce monsieur, il ne dit rien en revanche de l'état des recherches en sexologie. Comme je l'ai déjà indiqué, aucune différence naturelle entre femmes et hommes n'est documentée en termes de stimuli visuels ou auditifs du désir sexuel.

✘ Je cite encore deux variantes pour la route. D'abord un journaliste scientifique qui prétend que « les hommes ont, davantage que les femmes, la faculté de "*sexualiser*" les situations de la vie courante. [...] Selon les biologistes, [assure-t-il,] cette capacité à *surinterpréter* les signaux envoyés par les personnes de l'autre sexe est un biais que l'évolution a imposé à l'espèce pour que les mâles ne ratent pas une occasion de s'accoupler »³⁶. On a ici affaire à une pure hypothèse, qui n'est fondée sur aucun constat de « faculté » naturelle qu'auraient les hommes à érotiser les interactions avec les femmes en croyant à tort qu'elles ont

envie d'eux³⁷. Evoquer cette théorie peut être l'occasion de déconstruire les scénarios psycho-évolutionnistes fondés sur des théories générales dont la pertinence reste à démontrer au cas par cas. Il s'agit en l'occurrence de la théorie très populaire selon laquelle un mâle aurait nécessairement intérêt à disséminer ses gènes au maximum et une femelle à choisir au contraire soigneusement ses partenaires, et selon laquelle des prédispositions génétiques à ces comportements sexués auraient nécessairement été sélectionnées en conséquence³⁸ - théorie déjà contredite dans plusieurs espèces³⁹.

✘ Enfin, dans le magazine féminin et chrétien *Zélie* à nouveau, une théorie originale tirée des écrits d'un prêcheur évangélique étatsunien fait reposer la nécessité du devoir conjugal féminin et la plus grande propension des hommes à l'infidélité sur un manque d'ocytocine chez eux : « moins le mari aura une intimité épanouie avec son épouse, plus il sera tenté par ailleurs. En effet, l'acte sexuel le lie profondément avec sa femme : c'est à ce seul moment que l'homme présente un taux d'ocytocine (hormone du lien d'attachement notamment) aussi élevé que celui de sa femme, c'est-à-dire dix fois supérieur. »⁴⁰ Outre que l'ocytocine n'est pas plus « l'hormone du lien d'attachement » que la testostérone n'est « l'hormone du désir », on cherche en vain d'où il a pu sortir cette idée d'un rapport de un à dix.

Bon, mais il y a quand même bien une différence de base entre femmes et hommes qui fait que leurs sexualités sont fondamentalement différentes, et en plus naturellement complémentaires, non ?

✘ **Pénis vs vagin = différence fondamentale et complémentarité naturelle ?**

Oui, si on en croit la ressource Corpus dont j'ai déjà parlé tout à l'heure, le pendant du pénis dans l'appareil génital des femmes, c'est le vagin – on le voit bien sur ces images à gauche, censées montrer tous les organes⁴¹. Et comme l'explique la vidéo qui apparaît quand on clique sur une des pastilles jaunes, qui contient aussi un dessin absolument remarquable des organes féminins : « Garçons et filles possèdent des organes sexuels différents. Ces organes sont externes ou internes : pénis, testicules, prostate et vésicule séminale chez les garçons, vagin, utérus et ovaires chez les filles. »⁴² Donc on a bien compris : chez les filles, il n'y a pas d'organes sexuels externes, et le clitoris ça n'existe pas :

Et puis, un célèbre gynécologue et andrologue résume bien comment ça marche : « Lorsqu'une femme mouille, c'est qu'elle est excitée. Cette lubrification vaginale est l'équivalent de l'érection chez l'homme »⁴³.

✘ Eh bien non, désolée. Qu'on soit un homme, une femme, ou ni l'un ni l'autre, on est doté-e d'un organe qui a la même origine embryologique, qui contient les mêmes types de tissus et d'innervation sensorielle très particuliers, qui entre en érection quand on est excité-e sexuellement, et qui a le même rôle dans le déclenchement de l'orgasme. Chez un homme ça s'appelle le pénis et chez une femme le clitoris.

✘ Donc quand une femme « mouille », ce n'est pas l'équivalent de l'érection chez l'homme, mais l'équivalent de la « mouille » masculine, qu'on appelle « liquide pré-séminal » et qui n'est pas du sperme (contrairement à ce qu'explique « couille bleue » dans la vidéo pour ados). Il est important d'expliquer au passage qu'autour du pic œstrogénique du milieu du cycle ovarien, la glaire cervicale peut devenir assez abondante et filante pour être présente au niveau de la vulve, et ça n'a rien à voir avec l'excitation sexuelle ; donc si une femme est "mouillée", ça ne veut pas forcément dire qu'elle est excitée. Ce qui permet de savoir si une femme est excitée, ce sont les sensations que le désir provoque chez elles au niveau de la vulve et dont elles doivent apprendre à être conscientes, bien plus qu'elles ne devraient apprendre à « dire oui ou non ».

✘ Montrer cette anatomie permet aussi d'expliquer que l'excision correspond le plus souvent à couper le gland du clitoris, comme si on coupait le gland du pénis, et que ça n'est donc pas du tout l'équivalent féminin de la circoncision.

✘ C'est l'occasion aussi de tordre le coup à l'idée panglossienne⁴⁴ selon laquelle la nature est bien faite. En termes de plaisir sexuel au sein d'un couple hétérosexuel, le constat est clair et sans appel : les pratiques les plus propices à donner un orgasme à un homme ne sont pas les plus propices à donner un orgasme à sa partenaire.

Concrètement, le coït vaginal seul, ça ne marche pas très souvent, au contraire de diverses modalités de stimulation du clitoris qui sont propres à procurer presque à coup sûr un orgasme à la plupart des femmes. Il faut le dire clairement aux adolescents biberonnés à la pornographie : pilonner vigoureusement, profondément et longtemps le vagin d'une femme avec un pénis en érection est rarement le moyen par excellence de la faire jouir. La bonne nouvelle, c'est que ça permet d'envisager d'autres scénarios sexuels que ceux auxquels la culture dominante nous a habitués : par exemple, si un homme a une panne d'érection, ça ne l'empêche pas de donner du plaisir à sa partenaire – ni réciproquement d'ailleurs, puisqu'il est possible d'obtenir un orgasme sur pénis flaccide ; de même, un rapport sexuel n'est pas forcé de s'arrêter une fois que lui a éjaculé, si elle n'est pas encore satisfaite.

✘ Cérébralité, diversité et difficulté spécifiques de l'orgasme féminin ?

Evidemment, méconnaître l'anatomie et le fonctionnement de l'appareil sexuel féminin amène à imaginer toutes sortes de choses, comme par exemple que l'orgasme féminin serait plus « cérébral » par nature que l'orgasme masculin, voir complètement cérébral, comme semble l'indiquer une ressource académique⁴⁵.

Or qu'on soit une femme ou un homme, hormis peut-être dans le cadre de pratiques nécessitant un entraînement très particulier, pour atteindre un orgasme physiologique accompagné de sensations voluptueuses, on a besoin à la fois d'être dans un certain état mental et que son organe sexuel soit stimulé d'une manière ou d'une autre.

✘ Encore faut-il savoir ce qu'est l'orgasme, qui n'est pas, comme l'indique un manuel de SVT, synonyme de « pic du plaisir sexuel »⁴⁶. Cette définition incorrecte est particulièrement embêtante pour les filles, qui peuvent croire à tort en avoir, et mettre des années voire des décennies à se rendre compte qu'elles n'avaient jamais accédé à une véritable satisfaction sexuelle. Il faut décrire l'orgasme, avec sa composante physiologique bien identifiée et commune à toutes et tous qu'est la série de quelques contractions de muscles périnéens espacées d'environ une seconde, et avec ses composantes émotionnelles et cognitives signant la satisfaction et la bonne santé sexuelle (notamment le bien-être et la détente qui en découlent).

✘ Il faut aussi arrêter de parler d'orgasme clitoridien et de d'orgasme vaginal, comme le font encore nombre de prétendus sexologues⁴⁷. Il n'existe pas plus d'orgasme « clitoridien », « vaginal », « urétral », « utérin », « des tétons », ou encore « anal » chez les femmes que d'orgasme « du gland », « du frein », « de la tige », ou « du bulbe » du pénis chez les hommes, ou de même d'orgasme des tétons, d'orgasme anal ou d'orgasme prostatique chez eux.

Sur le plan physiologique, l'orgasme tel que documenté à ce jour dans la littérature scientifique est un phénomène unique : on n'en distingue pas différents types. En revanche, il existe une variété illimitée de sources d'excitation et de ressentis sexuels et orgasmiques. Les zones et stimulations érogènes sont extrêmement variables, l'érotisation d'une stimulation dépendant notamment du vécu de la personne et du contexte du rapport sexuel. La qualité, l'intensité, la durée et la coloration émotionnelle d'un orgasme est de même très variable d'une personne à l'autre et d'une expérience à l'autre chez une même personne.

✘ Enfin, on peut commenter utilement cette explication pseudo neuroscientifique de l'inégalité d'accès à l'orgasme en défaveur des femmes qu'a publié récemment *Ca m'intéresse* : « Chez la femme, le taux de dopamine à atteindre pour jouir [...] peut dégringoler brusquement. Le responsable : le corps calleux. [...] celui des hommes est 30% moins développé [...]. Sous la couette, c'est un inconvénient pour la femme car quand l'homme est focalisé sur son activité, elle pense parfois à sa liste de course, au risque de rater sa montée vers l'orgasme »⁴⁸.

Alors non, le corps calleux des hommes n'est absolument pas moins développé que celui des femmes, contrairement à un vieux mythe savant habituellement mobilisé pour vanter une prétendue capacité unique des femmes à être « multi-tâches ». En revanche, si les femmes apprenaient davantage à se connaître (à la fois de manière pratique en se masturbant, et de manière théorique à l'école), si les rapports sexuels se déroulaient d'une manière plus propre à les stimuler efficacement, si elles subissaient moins souvent des abus sexuels traumatisants, si on leur expliquait qu'il est important de se concentrer sur ses sensations pour pouvoir jouir, et si elles étaient moins envahies par des pensées parasites liées au souci de leur apparence, ou à la surcharge mentale dont elles souffrent fréquemment en raison d'inégalités sociales

(l'exemple pris dans Ça m'intéresse me paraît à ce titre très révélateur), nul doute que leur taux d'orgasme ferait un bond.

Pour en revenir aux organes sexuels et aux manifestations physiologiques du désir sexuel, une autre idée reçue mérite d'être déconstruite.

✘ Seins / mamelons féminins = organes sexuels ?

Les seins des femmes, ou plus spécifiquement leurs mamelons, seraient des organes sexuels.

✘ Voici par exemple ce qu'explique un médecin déjà cité, après avoir posé que la lubrification vaginale était « l'équivalent de l'érection chez l'homme » : chez la femme, « [l]a montée du désir s'accompagne d'autres transformations physiques : les seins prennent du volume, les mamelons se redressent. »⁴⁹

✘ Un autre expert de la sexualité, mais apparemment ignorant des effets du désir sur le clitoris, abonde dans le même sens lorsqu'il évoque les composantes corporelles du désir sexuel : « si on est une femme, [dit-il], on va avoir des réactions *génitales* au niveau des seins, si on est un homme au niveau du pénis »⁵⁰.

✘ Un autre expert de la sexualité, qui sévit sur Doctissimo et aux éditions Payot, précise les modalités de ce phénomène. D'après lui : « D'un point de vue anatomique, le tétón est un organe érectile, comme le clitoris, ou encore le sexe masculin... et c'est une zone érogène primaire chez les femmes [...] Un pic d'excitation, et les mamelons se durcissent et deviennent plus gros... Les veines qui l'entourent peuvent aussi se gonfler, et les seins augmenter de volume. »⁵¹

✘ C'est ce que semble confirmer la brochure destinée aux jeunes que j'ai déjà citée : la masturbation accompagnée de fantasmes hétérosexuels, apparemment ça consiste typiquement à se secouer la nouille chez un garçon, et chez une fille à se tripoter les seins en laissant bien sagement ses mains à distance de ses organes génitaux.

✘ De plus, pour savoir si l'autre a envie ou non d'avoir un rapport sexuel, c'est facile. « Les signes qui ne trompent pas », chez un garçon c'est l'érection, et chez une fille c'est quelque-chose qui se passe au niveau des seins, sans qu'on sache bien de quoi il s'agit (l'illustrateur a peut-être trouvé trop osé de dessiner la fameuse « érection des tétons »).

✘ Bon, alors les gars, il faut arrêter avec ça (je dis « les gars » parce qu'à chaque fois que j'ai trouvé cette histoire sur les seins, c'était toujours des hommes qui la racontaient, et l'illustrateur de la brochure d'éducation à la sexualité est aussi un homme) :

- les seins ne contiennent aucun tissu érectile, contrairement au clitoris et au pénis, qui eux renferment des corps caverneux ;

- le thélotisme, ou projection du mamelon, est provoqué par la *contraction* des muscles lisses de l'aréole, contrairement à l'érection du clitoris et du pénis qui est due au *relâchement* de muscles lisses ;

- c'est une contraction réflexe causée localement par le froid, par un contact ou par l'étirement de la peau ; comme on peut en faire l'expérience, on peut déclencher ce mécanisme en touchant un mamelon sans que ça ait un effet sur l'autre ; ça n'a rien à voir avec l'érection du clitoris et du pénis sous l'effet de l'excitation sexuelle commandée par le système nerveux central ;

✘ Le thélotisme ne doit donc absolument pas être considéré comme signalant l'excitation sexuelle, et on peut par ailleurs souligner que ce mécanisme est identique chez les hommes, et que le potentiel érogène de la stimulation mécanique de cette zone est a priori identique chez les femmes et chez les hommes ; il n'y a pas de différence connue d'innervation sensorielle, et si les femmes sont un peu plus nombreuses que les hommes à rapporter que stimuler mécaniquement leurs mamelons peut contribuer à leur excitation sexuelle, on peut raisonnablement faire l'hypothèse que cet écart est dû à des différences de vécu et de désirabilité sociale qui résultent justement de la différence culturelle de perception des mamelons féminins et des masculins.

Je finis rapidement sur un dernier sujet qui est l'hymen et la virginité.

✘ Hymen et virginité

L'hymen n'est pas décrit dans les manuels de SVT et n'est jamais représenté, et il en circule des définitions erronées telles que celle que j'ai reprise ici, à savoir « fine membrane qui sépare le vagin de la vulve ».

De plus, on a tendance à éviter ce sujet, comme dans la brochure d'éducation à la sexualité recommandée par le Haut Conseil à l'égalité, toujours la même, où on fait comme si le concept de virginité concernait autant les garçons que les filles, et comme si sa définition était laissée à l'appréciation de chacun.

✖ Il faut au contraire en parler clairement⁵². L'hymen est un vestige d'une membrane embryonnaire ; il est normalement perforé à la naissance ou peu après ; il a un aspect variable, mais se présente la plupart du temps sous la forme d'un anneau irrégulier de tissu sur les bords de la lumière du vagin ; entre 40 et 80% des femmes n'ont aucune perte de sang lors de la première pénétration (le pourcentage est assez variable parce que ça ne dépend pas que de la conformation de l'hymen, mais aussi de la brutalité avec laquelle cette première pénétration est faite) ; dans diverses cultures, les femmes se transmettent depuis longtemps des astuces techniques pour faire croire à cette perte de sang, mais cette transmission entre générations tend à se perdre dans un contexte migratoire.

✖ Quant à la virginité, il faut expliquer que cette notion ne concerne que les femmes, et n'a de sens que dans le cadre du contrôle social de leur sexualité ; que les certificats médicaux de virginité sont de la pure foutaise, non seulement parce qu'ils peuvent être de complaisance, mais parce qu'il est quasiment impossible de juger de la virginité par un examen de l'hymen ; et enfin que la reconstruction chirurgicale d'un hymen déchiré ne produit souvent pas le saignement attendu.

Voilà, merci pour votre attention. Je signale pour terminer que je traite d'une autre manière ou de façon plus approfondie un certain nombre des points que j'ai abordés dans trois ressources en ligne que vous pouvez consulter :

✖ le site clit'info dédié au clitoris, les vidéos antisexistes de matilda.education conçues pour servir de support pédagogique à l'enseignement des SVT, et le blog allodoxia sur le site du journal Le Monde. Je vous recommande aussi la lecture du livre de Rebecca Jordan-Young paru chez Belin l'année dernière, qui traite en particulier de questions de sexualité.

Merci.

Quelques ressources et compléments :

- Sur la théorie de la sexuation prénatale des comportements sexuels humains, voir Rebecca Jordan-Young (2016 [2010]), *Hormones, sexe et cerveau*, Belin.
- Sur la notion de sexe et sa variété dans le monde vivant (avec un accent mis sur le règne animal), voir les vidéos pédagogiques « Reproductions sexuée et asexuée » et « Du sexe au sexe » sur <http://matilda.education/app/course/index.php?categoryid=8>.
- Sur le processus de fabrication du sperme, voir la vidéo pédagogique « Production et émission des gamètes » sur <http://matilda.education/app/course/index.php?categoryid=8>.
- Sur le clitoris, voir <https://odilefillod.wixsite.com/clitoris>.
- Sur le thélotisme et la fonction érogène des mammelons, voir Misery et Talaga (2017) « Innervation of the Male Breast: Psychological and Physiological Consequence », *Journal of Mammary Gland Biology and Neoplasia*, vol.22, p. 109-115.
- Sur l'hymen et la virginité, voir Tschudin et al. (2013) « Restoration of virginity: women's demand and health care providers' response in Switzerland », *Journal of Sexual Medicine*, vol.10(9), p.2334-2342.
- Sur les phéromones, voir David Simard (2014) « La controverse de l'attraction sexuelle par les phéromones chez l'être humain », *Sexologies*, vol.23, p.23-28.
- Sur les effets des hormones gonadiques sur le désir sexuel ou l'activité sexuelle, voir les notes 32 à 37 et les notes 39 et 40 de <http://allodoxia.blog.lemonde.fr/2012/08/15/genre-svt/>. En complément des études citées dans ces notes, voir [Bancroft \(2005\) The endocrinology of sexual arousal, Journal of](#)

[Endocrinology, vol. 186, p.411-427](#). Sur la réduction des érections nocturnes, mais pas de celles en réaction à une vidéo érotique chez les hommes hypogonadiques, voir [Carani et al. \(1992\)](#). Sur l'implication de la testostérone dans la fonction érectile masculine et la suggestion d'un niveau minimal de testostérone nécessaire à son maintien, voir [Mikhail \(2006\) Does testosterone have a role in erectile function?, American Journal of Medicine, vol.119\(5\), p. 373-382](#). NB : la mention "Although the role of testosterone in improving libido is well known" figurant au début de cet article, soutenue par neuf références (n° 9 à 17), est un raccourci pour le moins trompeur au regard de ce que conclut Bancroft (2005) de sa revue de la littérature scientifique correspondante. A noter que Mikhail (2006) écrit également ceci : « The effects of testosterone on sexual function at the level of higher centers of the nervous system are poorly studied in humans. Preliminary studies in young healthy men using positron emission tomography (PET) suggest that the paralimbic zones may be activated during visually evoked sexual arousal.[40] Furthermore, activation of some of these areas correlated with the increase in plasma testosterone levels during sexual arousal.[40] Clearly, further investigations are needed to clarify the effects of testosterone on erectile function at the level of the penile vasculature and higher centers of nervous system ». La référence 40 est une étude volontiers évoquée en France pour soutenir l'idée que l'effet stimulant de la testostérone sur le désir sexuel masculin a été mise en évidence par une étude d'imagerie cérébrale. Il s'agit de STOLERU Serge et al. (1999) Neuroanatomical correlates of visually evoked sexual arousal in human males. *Archives of Sexual Behavior*, vol.28, p.1-21. Cette étude n'a rien mis de tel en évidence, le dispositif expérimental ne permettant pas d'interpréter les corrélations avec le taux de testostérone qui ont été observées – les auteurs écrivent d'ailleurs ceci : « It is most likely that in our experiment, the activation of some brain areas in response to S[exual] films preceded the rise in T[estosterone] ». Significativement (à mon sens), les auteurs de cet article écrivent également ceci : « The stimulatory effect of T on male sexual desire is well-documented » en citant pour toute référence un article publié en 1979 ayant observé une augmentation de la fréquence des érections (non médiée par une modification de l'humeur) chez des hommes hypogonadiques, suite à l'administration de testostérone (<https://academic.oup.com/jcem/article-abstract/48/6/955/2678992/Effects-of-Androgen-on-Sexual-Behavior-in?redirectedFrom=fulltext>)

- Sur la recherche de déterminants « non sociaux » de l'orientation sexuelle, la récente revue de l'état des connaissances publiée par Michael Bailey, Paul Vasey, Lisa Diamond, Marc Breedlove, Eric Vilain et Marc Epprecht (*Psychological Science in the Public Interest*, 2016, vol. 17(2), p. 45-101) est éclairante dans la mesure où les auteur-es disent s'être focalisé-es sur les résultats d'études les plus solides, y expriment leur conviction que ces déterminants « non sociaux » existent, et insistent sur l'idée que la croyance en l'existence de tels déterminants est associée à une attitude plus positive envers l'homosexualité, attitude qu'ils souhaitent résolument promouvoir. Elle et ils sont néanmoins obligés de parler des « hypothèses causales les plus plausibles scientifiquement » et d'admettre qu'aucune « n'est suffisamment étayée pour être endossée par tous les scientifiques raisonnables » (p.87), signalant également que « The hypothesis that causal influences on sexual orientation are nonsocial rather than social is better supported for male than for female sexual orientation ». Les auteur-es passent en revue les hypothèses "non sociales" suivantes :

- l'hypothèse d'un effet organisationnel du cerveau par la testostérone et/ou les œstrogènes au cours de la vie prénatale, hypothèse la mieux étayée à leurs yeux ; comme elle et ils l'écrivent : « On the one hand, several considerations point to this hypothesis; on the other hand, it has difficulties explaining some key facts. In addition, there is little direct evidence for this hypothesis » ; « Given the limited direct evidence for the organizational hypothesis that prenatal androgens cause human sexual orientation, some may be tempted to reject the hypothesis. We think that would be premature. » J'ajoute que la faiblesse de l'étayage scientifique de cette hypothèse et la très faible probabilité que les hormones prénatales puissent jouer un rôle notable dans l'explication de l'orientation sexuelle sont mises en évidence dans le livre de Rebecca Jordan-Young (2016 [2010]), où elle montre en particulier combien les recherches sur les femmes avec hyperplasie congénitale des surrénales, qui sont selon les auteur-es « the best instantiation of the theory », ont été mal menées et surinterprétées ;

- l'hypothèse d'un effet de la taille du noyau INAH-3 de l'hypothalamus (dont des indices n'ont été observés que chez les hommes) ; comme elle et ils l'écrivent : « However, even if this were true, it would be unlikely that the INAH-3 size would be a key factor regulating sexual orientation. This is because there would be too many exceptions—homosexual men with a large INAH-3 and heterosexual men with a small INAH-3—to believe that INAH-3 size is crucial » ;

- l'hypothèse d'influences génétiques potentiellement indiquées par les études de jumeaux (dont l'auteur principal de cette revue, Michael Bailey, a été un pionnier et important contributeur) ; les auteur·es écrivent : « Based on the evidence from twin studies, we believe that we can already provide a qualified answer to the question “Is sexual orientation genetic?” That answer is: “Probably somewhat genetic, but not mostly so.” [...] Our best estimate of the magnitude of genetic effects is moderate—certainly not overwhelming. In contrast, the evidence for environmental influence is unequivocal, given that MZ twin concordances tend to be far less than 100%, assuming that the MZ twin pairs are truly discordant ». Si les auteur·es s'empresent de souligner que « influence environnementale » n'équivaut pas à « influence sociale », on peut a contrario souligner aussi que l' « influence génétique » estimée par ce type d'étude peut en fait incorporer de l'influence « sociale », dans la mesure où l'environnement social partagé par les jumeaux monozygotes peut être plus semblable que celui partagé par les jumeaux dizygotes (du fait de leur plus grande ressemblance physique), ainsi que du fait du développement de relations dyadiques singulières entre jumeaux monozygotes non nécessairement comparables chez les dizygotes ;

- l'hypothèse d'influences génétiques potentiellement mises en évidence par les études de génétique moléculaire ; pour les auteur·es il existe des résultats « encourageants » (chez les hommes seulement), mais elle et ils notent qu'on n'a pas réussi à ce jour à identifier de gènes impliqués dans la détermination de l'orientation sexuelle. Relevant que dans le plus gros échantillon étudié à ce jour (près de 24 000 personnes), on n'a pas pu mettre en évidence d'association statistiquement significative, elle et ils appellent à réaliser de nouvelles études sur de plus vastes échantillons pour arriver à identifier les éventuels gènes impliqués, dont la contribution individuelle, le cas échéant, est trop faible pour être détectable sinon ;

- l'hypothèse de l'existence d'anticorps produits par une gestatrice ayant développé une sorte d'« immunisation anti-mâle » (cette théorie ne concerne que l'orientation sexuelle des hommes) suite à une grossesse précédente d'un garçon ; cela affecterait la « différenciation sexuelle » de supposés centres cérébraux impliqués dans l'orientation sexuelle masculine (non identifiés) en agissant sur certains antigènes (non identifiés) ; bien que jugeant cette hypothèse séduisante, les auteur·es la décrivent à juste titre comme telle, et notent qu'elle est a priori impropre à expliquer l'homosexualité des nombreux hommes sans frère aîné et de ceux ayant un jumeau monozygote hétérosexuel ;

- Rem 1 : les auteur·es signalent également en passant que la possession du chromosome Y n'est pas en elle-même « suffisante pour causer l'orientation hétérosexuelle masculine », comme le montre le cas des personnes de caryotype XY ayant une insensibilité complète aux androgènes. En effet, ces personnes qui ont une apparence typiquement (ultra-)féminine, et sont donc élevées en tant que filles et perçues socialement comme des femmes, ne sont pas moins attirées par les hommes ni plus attirées par les femmes que les femmes de caryotype XX. Ajoutons que dans la mesure où ces personnes ont une activité de l'aromatase parfaitement normale (d'où leur développement corporel typiquement féminin), ce constat les concernant invalide cette affirmation de Sébastien Bohler dans *Quand vos gestes parlent pour vous* (2012, Dunod, p.122) : « Les hormones androgènes [...] sont libérées par les testicules, pénètrent dans le cerveau et y sont transformées en œstrogènes par une enzyme appelée aromatase. L'action des œstrogènes ainsi produites chez l'embryon conduit à ce qu'on appelle une masculinisation du cerveau, qui comprend notamment le développement d'une zone de l'hypothalamus responsable des comportements d'approche sexuelle ».

- Rem 2 : dans cette revue de la littérature, les seules hypothèses « sociales » explorées en tant que « causes potentielles d'homosexualité » sont les suivantes : le « recrutement » d'un·e jeune par une personne homosexuelle plus âgée, l'existence de « relations pathologiques » entre la/le jeune et ses

parents, et le fait d'être élevé par des parents non-hétérosexuels. L'absence de support scientifique à ces trois hypothèses (voire leur rejet définitif) ne permet évidemment pas de conclure à la prédominance de déterminants « non sociaux » de l'orientation sexuelle.

¹ L'utilisation des préservatifs masculins est de fait à la main des hommes. D'après l'INPES en mars 2016, 5 millions de préservatifs masculins sont distribués chaque année contre seulement 800 000 préservatifs féminins, et l'usage de ceux-ci se heurte à « de nombreuses barrières » selon Aides (cf http://lemonde.fr/sciences/article/2016/03/22/alerte-aux-maladies-veneriennes_4887877_1650684.html).

² Eduscol - Ministère de l'Éducation nationale (2004) *L'éducation à la sexualité au collège et au lycée. Guide du formateur*, CNDP. Ce guide a été actualisé en 2008 uniquement sur des points de détails p.32 et 33, et n'a été retiré de la page Eduscol dédiée à l'éducation à la sexualité qu'en septembre 2017.

³ Op. cit., p. 44, passage écrit par Chantal Picod. Voir aussi p.45 : « Il convient d'être attentif à ce que la loi du groupe n'enferme pas des adolescents dans une identité homosexuelle, à la suite d'expériences ou de rites illicites de passage (par exemple le bizutage) ne relevant que de pratiques sexuelles » – sans avertissement symétrique quant au risque d'enfermer les adolescents dans une identité hétérosexuelle.

⁴ Op. cit., p. 7, passage écrit par Philippe Brenot. Dans d'autres passages du *Guide*, c'est la vulgate psychanalytique qui est mobilisée à l'appui de l'idée que l'hétérosexualité est l'aboutissement normal du développement sexuel humain. Voir dans le passage écrit par Robert Dubanchet, psychologue clinicien chargé d'enseignement en sexologie médicale à l'université Lyon 1. : « Le complexe d'Œdipe est le point nodal qui structure le groupe familial et la société humaine toute entière [...] On ne saurait insister sur le fait que les destins sexuels du garçon et de la fille diffèrent considérablement. Car si l'un comme l'autre s'attachent à l'objet primordial maternel féminin, le garçon pourra retrouver au terme de son développement psychosexuel, par un déplacement unique, un objet de même sexe que l'objet primordial tandis que la fille aura à trouver un objet d'un sexe différent de celui de la mère. » (p. 16), et dans celui écrit par Serge Lesourd, psychanalyste : « La complétude des sexes - L'autre mouvement qu'implique la suite de l'adolescence est celui de la rencontre de l'autre sexe, de la fusion avec lui » (p. 19) et « Il n'existe de rencontre amoureuse que du fait de cette séparation et de la différence entre les sexes. La puberté et l'adolescence forcent à cette découverte, qui est en réalité l'achèvement de l'Œdipe et l'acceptation de la castration dans son aspect symbolique. » (p. 20).

⁵ Ex : effet de la testostérone prénatale sur le cerveau, effet de la taille d'un noyau de l'hypothalamus, effet d'une réaction « anti-mâle » du système immunitaire de la gestatrice, etc. Cette remarque concerne également l'existence (très improbable) de phéromones attirant naturellement les hommes vers les femmes et réciproquement, contrairement à des allégations récurrentes popularisées en France notamment par le neuropharmacologue Pierre Bustany (qui comme Philippe Brenot, est un vieux compagnon de route de Boris Cyrulnik). Dans *La biochimie du coup de foudre, ou fragments scientifiques d'un discours amoureux* (documentaire de Thierry Nolin co-produit par La Sept/Arte, diffusé sur Arte en 1997, 1998, 2001, 2003, 2006, et projeté aux Muséums d'histoire naturelle de Paris en 2000 et Nancy en 2009), Pierre Bustany évoque l'effet d'une prétendue phéromone « du nom très poétique de copuline », se trouvant selon lui « chez la femme, dans des sécrétions vaginales d'origine sexuelle » : « Le rôle des phéromones est évident. Tout au long de l'évolution animale, ces phéromones ont été mises en place pour favoriser un comportement copulatoire au moment où il avait le plus de chances d'être effectif, c'est-à-dire vers le quatorzième jour du cycle chez la femme, par exemple. La perception chez l'homme de phéromones féminines peut, petit exemple, déclencher une forte sécrétion de testostérone, ce qui à son tour va rendre l'homme plus entreprenant vers la femelle ». Il explique également : « Les phéromones sont très typées suivant les sexes et jouent bien-sûr un rôle d'attracteur pour le sexe opposé et un rôle répulsif pour le même sexe. Les expériences de ces rôles attractif ou répulsif des phéromones sont très nettes : parmi les plus célèbres, c'est le groupe de Klin et Smith à Birmingham University, qui ont concerné plus de 1000 personnes, et ils ont pris un premier groupe de 840 femmes à qui ils ont demandé d'aller s'asseoir dans une salle d'attente dont une des chaises était parfumée, mais à un seuil infra-sensoriel, avec une phéromone masculine. Sur les 840 femmes, 810 femmes se sont assises sur la chaise même, et une dizaine d'autres sur les deux chaises latérales. Quand on fait la même chose [...] mais qu'on fait rentrer un groupe de 540 sujets masculins, tous ont évité soigneusement cette chaise et les deux chaises latérales. On commence actuellement à utiliser commercialement ces dérivés phéromonaux, en particulier l'androsténone. Son dérivé commercial, le Galaxolide, et plus récemment un de ses métabolites actifs, l'Exaltolide, quel joli nom, est utilisé dans des rouges à lèvres à mettre chez les femmes sur la lèvre supérieure dans le but de régulariser les variations de longueur des cycles. L'effet des phéromones sur les cycles menstruels est extrêmement important. On considère que ces phéromones sont responsables par exemple de la synchronisation des cycles de groupes féminins vivant avec une certaine promiscuité

quotidienne » (NB : l'Exaltolide, utilisé en parfumerie depuis la seconde moitié du 20^{ème} siècle pour son odeur qui rappelle le musc naturel, n'est pas un métabolite de l'androsténone, et le Galaxolide est également un musc synthétique utilisé comme fragrance, de formule chimique très différente de celle de l'androsténone ; le « groupe de Klin et Smith » n'existe pas, et l'expérience citée, réalisée par Kirk-Smith et Booth en 1975, n'a jamais fait l'objet d'une publication scientifique ni été répliquée, mais seulement rapportée lors d'un colloque sur l'olfaction et le goût ; par ailleurs, les cycles menstruels de femmes vivant ensemble ne se synchronisent pas). On retrouve cette histoire dans Michel Reynaud (2005), *L'amour est une drogue douce... en général*, Robert Laffont, p.56 : « Plus sérieusement, on a mis en évidence que la sécrétion masculine d'androsténone, une phéromone humaine, tendrait à attirer les femmes. L'expérience est devenue célèbre*. On invite des femmes à s'asseoir dans une salle d'attente de dentiste sur la chaise qu'elles préfèrent. Certaines chaises sont "piégées à la phéromone". Les candidates se sont dirigées plus volontiers vers la chaise la plus fortement imprégnée. » * Référence citée = Patrick Lemoine, 2004, *Séduire*, Robert Laffont (préface par Boris Cyrulnik).

⁶ Brochure *La sexualité et nous* du Crips Ile-de-France publiée en 2014, recommandée p.134 dans HCE, 13 juin 2016, *Rapport relatif à l'éducation à la sexualité* (rapport n°2016-06-13-SAN-021).

⁷ SVT 1^{ère} L-ES Bordas, édition 2011 (en vigueur en 2017-2018), p.182.

⁸ Propos du professeur Michel Reynaud le 26 mai 2009 dans « Le magazine de la santé » sur France 5. Psychiatre spécialisé en addictologie, conseiller scientifique du documentaire *L'Odyssée de l'amour* diffusé sur France 2 le même jour, il était également invité dans le cadre de la promotion de son livre *On ne pense qu'à ça* co-écrit avec Laurent Karila (2009, Flammarion). A la question de l'animateur : « Qu'est-ce qui fait que parfois, en voyant une fille, on se dit "il me la faut" ? », Michel Reynaud répond : « C'est que le mâle humain est toujours prêt à partir en chasse, et qu'il est en permanence en train de chercher des partenaires, alors après, il peut retenir tout ça pour des raisons sociales, sentimentales, tout ce qu'on veut, mais la possibilité est toujours là. Elle déclenche le désir chez la femme, qui après choisit si elle accepte ou pas le partenaire ». Voir aussi dans son livre *L'amour est une drogue douce... en général*, (2005, Robert Laffont, p.53) : « Deux sexualités existent, celle où le mâle prend la femelle, qui se passe de commentaire, et celle des espèces plus délicates qui font précéder l'acte d'une phase de séduction. Pour parvenir à ses fins, le mâle exhibe un genre de charme irrésistible, une parade chez le paon, une danse nautique chez l'épinoche ou un inoubliable carré de plumes sorti pour l'occasion chez certaines espèces d'oiseaux*. [...] Chez l'humain, le succès de la séduction est moins sûr, l'ambiance moins désinvolte, comme chaque lecteur en aura fait l'expérience ! Darwin disait déjà en 1871 qu'il fallait différencier deux types de sexualités animales : l'une, fruit d'un combat, l'autre, fruit d'une entreprise de séduction, autrement dit, la "stratégie du macho" et celle du "gentleman". » * Référence citée (probablement puisée dans l'un des ouvrages grands public de Boris Cyrulnik, abondamment cités en référence dans ce livre) : N. Tinbergen, in Eibl-Eibesfeldt, 1972, *Ethologie. Biologie du comportement*, Editions scientifiques. L'épinoche est un exemple qu'affectionne Boris Cyrulnik ; voir par exemple dans « Ce qui nous distingue de l'épinoche », 14 août 1997, *Le nouvel Observateur*, n°1710, propos recueillis par Sylvie Véran : « La sécrétion de certaines hormones, telle la testostérone produite par les deux sexes au moment de la rencontre, ou juste avant, fait que l'attraction sexuelle entre homme et femme s'exerce au départ un peu comme chez les animaux. Nos hormones sexuelles ont la même formule chimique que les leurs et que celles des plantes. Ce qui varie, c'est la proportion de ces hormones, selon les espèces, l'âge et le sexe. Pour définir le coup de foudre et son articulation entre la biologie et la psychologie, Jacques Lacan prend pour métaphore la danse des épinoches. Chez ces petits poissons, la rencontre avec une femelle déclenche l'apparition d'une bande de couleur sur les flancs du mâle. Ce signe de connivence fait gonfler le ventre de la femelle, ce qui provoque la parade amoureuse de l'élu, qui à son tour entraîne le mûrissement des œufs et leur expulsion. Selon Lacan, cette danse est rendue possible parce que l'image que perçoit l'épinoche de son partenaire amoureux correspond exactement à celle qu'il espère et qui est biologiquement inscrite en lui. Nous avons nous aussi nos signes de connivence. Un sourire, un geste, une attitude qui ne trompe pas la foudre sur nos intentions de l'attirer. Avant de recevoir le coup de foudre, en fait, nous sommes mâles et femelles. »

⁹ Pascal Picq, 4 septembre 2011, « Le sexe n'est pas que construction », *Le Monde* (tribune publiée dans le cadre du débat sur la prétendue inclusion de la « théorie du genre » dans les manuels de SVT).

¹⁰ « "Neuf fois sur dix, les femmes parlent du désir au masculin" », février 2009, *Sciences et Avenir*, n° 744 (dossier spécial « Comment le cerveau gère notre sexualité »), propos de Mireille Dubois-Chevalier, « médecin sexologue, psychothérapeute à Paris » : « Il faut arrêter de dire que le désir féminin ou la sexualité est "plus" compliqué. Il est simplement différent de celui des hommes. Pour une femme, le désir, c'est parvenir à érotiser le fait de devenir objet tout en restant sujet en accueillant le partenaire. »

¹¹ Philippe Brenot le 5 avril 2012 dans La tête au carré (*France Inter*), émission intitulée « Sexualité, plaisir, et désir de la femme » (le « psychiatre, sexologue et anthropologue » est alors invité dans le cadre de la promotion de son nouveau livre, *Les femmes, le sexe et l'amour*, venant alors de paraître aux éditions Les Arènes) : « [...] nous avons à apprendre à être à l'écoute. A comprendre un être qui est très différent de nous, qui ne fonctionne pas de la même

façon au niveau sexuel, c'est-à-dire par exemple notre excitation est immédiate, il y a un réflexe érectile masculin en quelques secondes, la même érection féminine va demander plusieurs dizaines de minutes. » On trouve une affirmation moins délirante mais comparable dans *L'Odyssée de l'amour*, documentaire de Thierry Binisti dont Michel Reynaud a assuré la direction scientifique, diffusé le 26 mai 2009 sur France 2 : « L'homme, lui, c'est bien connu, est toujours prêt en moins de deux minutes, alors que chez la femme l'excitation peut mettre dix fois plus de temps à se déclencher » (voix off).

¹² Philippe Brenot le 21 septembre 2016 dans *La tête au carré (France Inter)*, émission intitulée « Le désir au prisme des neurosciences ». Commentant le choix du stimulus visuel pour une étude réalisée par Serge Stoléro, il explique (27'25'') : "Ce stimulus, on sait que c'est préférentiellement un stimulus d'excitation masculine, beaucoup plus que d'excitation des femmes, on le sait, et c'est vrai que dans les protocoles, ça va être un petit peu compliqué. D'ailleurs, vous le dites, hein, de quelle façon, on connaît la voie, euh, par exemple auditive, qui va être beaucoup plus, euh, sensible, pour les femmes, à la séduction, l'excitation, donc toutes ces recherches vont devoir passer par ces filtres."

¹³ Voire doivent être stimulés visuellement, comme le laisse entendre Philippe Brenot le 5 avril 2012 dans *La tête au carré (France Inter)*, émission « Sexualité, plaisir, et désir de la femme » : « les hommes sont très visuels, il leur faut un signal direct qui est stimulant », soutenant cette affirmation par le fait qu' « Internet et la pornographie sur le net sont utilisés à 80% par des hommes ».

¹⁴ Lors d'un chat organisé sur le site du *Nouvel Obs* le 18 mai 2004 de 15h00 à 17h45 avec Aldo Naouri, pédiatre, dans le cadre de la promotion de son nouveau livre du moment, *Les pères et les Mères* (Odile Jacob), archivé dans les forums du site (accédé le 7 juillet 2004). Question : « Ma femme (31 ans) et moi (33 ans) avons 2 fils adorables (le grand a 25 mois et le petit a 6 mois). Tout se passe bien. Mais me femme ne pense qu'à nos enfants et ne se comporte plus qu'en mère fusionnelle. Elle en est consciente mais n'arrive à se revoir en tant que femme et conjointe. Nous n'avons plus pratiquement de relations amoureuses. Elle n'a aucun désir sexuel. Et cela l'angoisse fortement (elle parle même de consulter un psychologue !). Que pourrions-nous faire ? » Réponse d'Aldo Naouri (coquilles non corrigées) : « Reprenez vos travaux d'approche avec votre femme. Séduisez là à nouveau et peut-être serez vous conduit à un peu "la forcer" sans prendre en considération son non désir. Les choses reviendront petit à petit. » Il a récidivé en 2013 dans son livre *Prendre la vie à pleines mains* (Odile Jacob), et persisté et signé dans l'interview faite par *Elle* dans le cadre de la promotion de ce dernier : « **ELLE**. Dans votre livre, vous évoquez ces mères entièrement dévouées et qui ne font plus l'amour après la naissance de leur bébé. Vous parlez d'une consultation où vous dites à un père devant sa femme : « violez-la ! » C'est choquant : le viol, y compris conjugal, est un crime condamné par le Code pénal. **Aldo Naouri**. C'est évidemment une provocation ! J'étais devant un homme qui me disait : « J'en crève d'envie mais j'attends qu'elle veuille. » Sa femme le regardait sans rien dire. J'ai dit en exagérant : « violez-la ! » C'était excessif mais c'était une manière de dire : allez-y, forcez, ça viendra bien ! D'ailleurs, à ces mots, le visage de la femme s'est illuminé ! » (Dorothee Werner & Valérie Toranian, 29 mars 2013, « Aldo Naouri : "nous sommes tous des parents tordus" », *Elle*, en ligne sur www.elle.fr/Societe/Les-enquetes/Aldo-Naouri-Nous-sommes-tous-des-parents-tordus-2412560).

¹⁵ Solange Pinilla, novembre 2015, « Peut-on changer son conjoint ? », *Zélie*, n°3, p.18-19. Article inspiré par la publication du livre *Votre mari a besoin de vous* de Gary Thomas, prêcheur-conférencier protestant, mais propos de l'auteure. *Zélie* est un magazine « 100% féminin et 100% chrétien » fondé par la journaliste Solange Pinilla.

¹⁶ Voir un exemple de cette référence au « cerveau archaïque » dans la bouche d'Eric Zemmour le 5 février 2011 dans « On n'est pas couché » (*France 2*) : « le pouvoir attire les femmes, c'est comme ça, c'est dans leur cerveau archaïque, ça attire les femmes. [...] Donc quand vous dites [...] "ils sont cruels, violents, tyranniques et infidèles, et pourtant elles les aiment", non ! Elles les aiment parce qu'ils sont violents. Mais évidemment, ça agit comme une super-virilité dans l'inconscient féminin, c'est une évidence, je veux dire c'est... pour moi, ça a toujours été une évidence, donc c'est comme ça que ça fonctionne. [...] Puisqu'ils sont des super-virils, évidemment qu'ils vont avoir des tas de conquêtes, c'est tout-à-fait normal, ils sont là pour ça, ils sont programmés pour ça, ce sont des mâles dominants, c'est pour ça qu'ils attirent ces femmes et c'est pour ça qu'ils attirent les autres femmes. [...] C'est les femmes qui demandent aux hommes d'être aussi autoritaires et aussi dictateurs. C'est elles qui en ont besoin. ».

¹⁷ Cette vision appliquée à la sexualité humaine a été popularisée par divers experts. Dans *La biochimie du coup de foudre* (1997 voir plus haut), par exemple, Boris Cyrulnik explique : « Dans mon cerveau, la partie la plus sensible à l'expression des émotions et à l'impression des émotions c'est la base du cerveau, c'est-à-dire un petit bol, l'hypothalamus, qui recueille des informations et les hormones sécrétées par mon cerveau lorsqu'en me parlant vous déclenchez en moi des émotions extraordinaires », et un peu plus tard la voix off fait ce commentaire : « l'hypothalamus, que l'on appelle aussi le cerveau reptilien, conserve d'étranges archives archaïques. Il est la patrie préhistorique de nos émotions, celle qui entretient un cousinage enflammé avec le sang des pulsions vitales. » (pendant ce temps, on voit à l'écran des peintures représentant des cavaliers enlevant des femmes, puis des hommes tentant de violer des femmes). Dans *L'Odyssée de l'amour* (2009, France 2), documentaire de Thierry Binisti dont

Michel Reynaud a assuré la direction scientifique, il est de même expliqué que les sensations sont gérées par le cerveau reptilien, transformées en émotions par le « deuxième cerveau », le cerveau limbique, et les émotions transformées en sentiments par le « troisième cerveau », le néocortex, dans lequel « on pèse le pour et le contre ».

¹⁸ Brochure du Crips Ile-de-France (2014), à propos du « plaisir en solitaire », paragraphe « C'est pour qui ? » : « Garçons et filles, tout le monde le fait mais on ne porte pas le même regard sur leurs pratiques. On dit que les garçons auraient besoin de se "vider" d'un trop-plein et que les filles ne devraient pas en parler, ni même le faire. Il y a mille façons d'avoir du plaisir, c'est à toi de découvrir ce qui te convient le mieux. » (le on-dit n'est pas déconstruit).

¹⁹ D'autres mythes savants sont mobilisés à l'appui de la croyance dans une plus grande naturalité de la masturbation masculine. Voir par exemple Michel Reynaud (2005) *L'amour est une drogue douce... en général*, Robert Laffont, p.35 : « L'autoérotisme existe chez les garçons comme chez les filles, même si les enquêtes révèlent que la masturbation serait plutôt le fait des garçons, tandis que les filles teintent la découverte de leur corps d'expériences à deux, avec une fille, sans qu'il faille y voir une quelconque orientation homosexuelle pour l'avenir. Ces deux tendances s'expliquent à la fois biologiquement et culturellement*. » * Référence citée : Sylvain Mimoun (*Sexe et sentiments, version femme*, 2004, Albin Michel. Voir une autre explication dans le *Guide du formateur* pour l'éducation à la sexualité (op. cit) : « La possibilité de réalisation de ce vœu œdipien au temps adolescent vient renforcer le désir de savoir le bon fonctionnement du corps. Ainsi, l'adolescente sera-t-elle, plus que le garçon, préoccupée de contraception, de sécurité et plus tentée par leurs ratages car plus impliquée dans le désir de faire et d'avoir un enfant. Le garçon, *a contrario*, se rassurera sur le bon fonctionnement de son corps par l'érection et l'éjaculation. Pour lui, l'angoisse sera de pouvoir à nouveau retrouver l'érection, ce qui explique bien des masturbations compulsives d'adolescents garçons ou leurs séductions multiples et répétitives. Chaque sexe, à sa manière, se rassure sur le bon fonctionnement de son corps d'adulte » (p.19, passage écrit par Serge Lesourd, psychanalyste).

²⁰ Nancy Huston le 22 mai 2012, invitée de la matinale de *France Culture* dans le cadre de la promotion de son livre *Reflets dans un œil d'homme* (Actes Sud, 2012), fustigeant à cette occasion "les théoriciennes du genre". Aucune des personnes présentes sur le plateau ne lui a demandé ce qui s'accumulait ni n'a réagi à cette affirmation.

²¹ Nancy Huston (2012) *Reflets dans un œil d'homme* : « Pour des raisons physiologiques (les testicules qui se remplissent de sperme), le désir des jeunes hommes est difficile à réprimer. [...] Sur des millions d'années, la vue du mâle s'est adaptée pour reconnaître des femelles fécondables et envoyer des signaux à ses testicules pour y réagir. [...] Le sperme s'accumule dans les testicules des hommes jeunes et, tôt ou tard, ils éprouvent le besoin de l'évacuer. [...] Les ovaires des femelles [...] ne les tourmentent pas de la même manière. »

²² <https://www.reseau-canope.fr/corpus/video/le-fonctionnement-du-testicule-42> (01'07") : « Une fois les spermatozoïdes formés, ils [...] sont expulsés vers* l'épididyme par des contractions du testicule, où ils seront stockés ». * : « par » dans les sous-titres.

²³ www.allodocteurs.fr/sexo/homme/sperme/le-sperme-la-semence-masculine_253.html (dernier accès le 11/10/2017). Texte en ligne : « les spermatozoïdes matures remontent le canal déférent vers la prostate et les vésicules séminales pour y être stockés. Au moment de l'éjaculation, les spermatozoïdes se mêlent aux sécrétions séminales et celles de la prostate pour former le sperme. ». Dans une vidéo sur la page, voix off : « là il sont des millions à rester stockés en attendant le prochain gros câlin ». Dans une autre vidéo de la même page, Michel Cymes explique : « les vésicules séminales, c'est là que va être stocké le sperme, les spermatozoïdes, [...] ».

²⁴ Vidéo doublée en français postée en mars 2009 sur www.youtube.com/watch?v=6dWn8bG6DLw (640 000 vues fin oct 2016), en avril 2009 sur <https://www.youtube.com/watch?v=QYGIYkgicbl> (647 000 vues fin oct 2016), ou encore en 2013 sur <https://www.youtube.com/watch?v=yUEJk9zel-Q> (plus de 200 000 vues en oct 2017), etc. Recommandée le 26/10/2009 par un « doctinaute de diamant » sur le forum destiné aux ados du site Doctissimo.fr, avec le texte suivant : « petit montage démontrant le problème des couilles bleue, comment cela peut arriver et comment l'éviter. A voir à revoir et à apprendre par cœur ». Extrait de l'explication de la marionnette appelée « Couille bleue », parlant à l'adolescent « chauffé » depuis plusieurs minutes par sa copine, celle-ci venant de lui dire quelle ne veut pas coucher avec lui pour l'instant : « En ce moment, tes testicules sont en train de se remplir de sperme, et y'en a juste un tout petit peu qui s'écoule. C'est ce qu'on appelle le liquide pré-séminal. Ce qui est important à ce stade-là, c'est d'éjaculer. Autrement, le trop-plein de liquide va causer une horrible pression sur ton petit paquet au point de te donner la nausée. En fait, tes parties génitales peuvent gonfler et devenir de 25 à 50% plus grosses. C'est énorme ! »

²⁵ Ce qui n'est jamais expliqué, ou de façon trompeuse voire franchement erronée si j'en crois les manuels de SVT et les ressources pédagogiques académiques disponibles. En plus des exemples déjà cités, voir https://pedagogie.ac-reunion.fr/fileadmin/ANNEXES-ACADEMIQUES/03-PEDAGOGIE/02-COLLEGE/sciences-vie-terre/Fiches-peda/taches-complexes/Quatrieme/appareil_reproducteur_homme.pdf (toujours en ligne en oct 2017) : « Les spermatozoïdes deviennent mobiles dans l'épididyme [Rem : c'est faux ; ils y acquièrent la motilité mais demeurent immobiles, ne devenant mobiles qu'au moment de l'éjaculation], où ils restent environ 2 semaines. Ils passent ensuite dans les

canaux déférents et atteignent la prostate où ils se mélangent avec un liquide fabriqué par la prostate et la vésicule séminale ; l'ensemble forme le sperme. Lors d'une stimulation, le pénis gonfle et se raidit : c'est l'érection. Lors de l'éjaculation, des contractions chassent le sperme dans l'urètre. Rem : cette rédaction laisse croire à tort que la production de sperme est un processus continu, cette compréhension étant renforcée par la consigne donnée aux élèves (« vous indiquerez les arguments qui démontrent le fonctionnement continu de l'appareil reproducteur de l'homme »), et que tout ce sperme n'est évacué que lors de l'éjaculation.

²⁶ Selon le sondage IPSOS pour l'Association Mémoire Traumatique et Victimologie fait en novembre-décembre 2015 par Internet sur un échantillon de 1001 personnes représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus (application de la méthode des quotas aux catégories sexe, âge, profession, catégorie d'agglomération et région), p.17 dans Ipsos Public Affairs, *Les Français et les représentations sur le viol*, Décembre 2015. A noter que ce résultat n'est pas repris dans la synthèse en 20 pages faite par l'association qui a commandé l'enquête, comme s'il n'était pas particulièrement problématique (voir Association Mémoire traumatique et victimologie, *Rapport d'enquête. Les Français-e-s et les représentations sur le viol et les violences sexuelles*, 2016).

²⁷ Dossier spécial « Comment le cerveau gère notre sexualité », *Science et Avenir*, n° 744, février 2009, « Interview de Boris Cyrulnik éthologue, neurologue, psychiatre et psychanalyste à Toulon » (pour mémoire, Boris Cyrulnik n'est ni éthologue, ni neurologue, ni psychanalyste : voir <http://allodoxia.blog.lemonde.fr/2013/06/27/boris-cyrulnik-stop-ou-encore-partie2/>). Dans cette interview, à la question « Croyez-vous que des pilules puissent augmenter le désir sexuel ? », il répond aussi qu'elles existent déjà : « Ce sont toutes ces substances connues comme les endorphines, la dopamine, la sérotonine probablement aussi, et surtout la testostérone ». Boris Cyrulnik ne fait ici que répéter la vulgate pseudo-scientifique mise en circulation notamment par son ami Philippe Brenot. Voir par exemple dans Philippe Brenot, avril 2003, « Androgène et désir », Intervention au 33e séminaire de l'AIHUS, en ligne sur www.aihus.fr/prod/system/main/main.asp?page=/prod/data/publications/sociologie/androgenes.asp : « Mais l'un des grands mystères de la sexualité réside dans [...], et enfin dans le rôle tout particulier que joue la testostérone dans la naissance et le maintien du désir aussi bien chez l'homme que chez la femme. A ce titre les androgènes sont les véritables hormones du désir. [...] A la puberté, la testostérone agit d'abord chez les garçons par une sorte d'érotisation du système nerveux. C'est ainsi que sous son influence, le désir érotique envahit les jeunes garçons. ».

²⁸ Luc Ferry, 11 octobre 2011, lors de son audition par la Délégation aux droits des femmes et l'égalité des chances entre les hommes et les femmes de l'Assemblée nationale, au sujet de « l'enseignement du genre » en SVT (www.assemblee-nationale.fr/13/pdf/cr-delf/11-12/c1112001.pdf).

²⁹ *Sciences 1^{ère} L/ES* Hatier 2011 (en vigueur en 2017-2018), p.193., source citée : Jean-Didier Vincent, *Biologie des passions* (Odile Jacob), passage déjà présent dans l'édition de 1986 repris dans le manuel sous la date d'une réédition plus récente. Ce spécialiste de la neurobiologie du rat, star des éditions Odile Jacob aux côtés d'Aldo Naouri, Boris Cyrulnik et consorts, s'est illustré par d'innombrables écrits et propos sur l'être humain inspirés de manière problématique par son étude du rat et (manifestement) sa propre sexualité.

³⁰ Halpern et al (1993), Testosterone and pubertal development as predictors of sexual activity: a panel analysis of adolescent males, *Psychosomatic Medicine*, vol.55(5), p. 436-447.

³¹ Propos de Philippe Brenot dans « Questions à Philippe Brenot. La libido du mâle nouveau », *Sciences Humaines*, mars 2012 : « Les hommes ont une pulsion érectile permanente » ; « Ceux qui réclament en permanence de faire l'amour avec leur compagne [...] ne sont pas comme on l'a dit des "hypersexuels". Ce sont des hommes normaux ».

³² Propos de Philippe Brenot le 5 avril 2012 dans *La tête au carré (France Inter)*, émission intitulée : « Sexualité, plaisir, et désir de la femme » : « Notre grande difficulté, c'est que [...] nous sommes avec des pulsions hormonales différentes. Oui, il y a une sexualité masculine et féminine qui n'ont pas été faites pour vivre ensemble ».

³³ Emission E=M6 (*M6*), 27 septembre 2015 : « **Mac Lesggy** : « dans le domaine de l'amour et des sentiments, nos comportements sont en fait dictés par nos hormones, des hormones bien différentes chez l'homme et chez la femme, ce qui explique beaucoup de choses », puis reportage de Krys Mondet. **Voix off** : « Chez la femme, le désir sexuel est très variable, et il dépend de ses hormones sexuelles. [...] Au début du cycle, le taux d'œstrogènes augmente jusqu'à l'ovulation, et il favorise l'intensité du désir sexuel féminin. Après l'ovulation, c'est la progestérone qui prend le relais durant 14 jours. Conséquence : les œstrogènes chutent et provoquent la baisse du désir chez la femme, tandis que chez les hommes, le désir sexuel ne les quitte jamais » **Christelle Albaret**, « sexothérapeute » : « Chez l'homme, l'hormone sexuelle de l'homme, la testostérone, elle est toujours horizontale, elle est sécrétée vraiment toujours en continu de la même façon. » **Voix off** : « Voilà pourquoi les hommes sont plus portés sur les gros câlins ! »

³⁴ Jean-François Marmion, juillet 2010, « Tu l'aimes, mon hypothalamus ? », *Sciences Humaines*, n°217, p.40-42 (Dossier « Les secrets de la séduction »). Le journaliste et psychologue se base ici essentiellement sur les écrits du docteur en neurosciences et journaliste spécialisé Sébastien Bohler.

³⁵ Pascal Picq dans Pascal Picq & Philippe Brenot, 2009, *Le Sexe, l'Homme et l'Evolution*, Odile Jacob, p. 142 et 152. Le paléanthropologue ne fait que présenter à sa façon, et en y apposant l'étiquette scientifique de sa discipline, la théorie sociobiologique du zoologiste et auteur de best-sellers Desmond Morris. Sébastien Bohler (que j'ai notamment critiqué dans <http://allodoxia.blog.lemonde.fr/2012/12/22/arret-sur-mirages/> pour des propos sur l'attraction femmes-hommes ; voir aussi les autres billets du blog avec le tag « Sébastien Bohler ») fait de même dans *Sexe & cerveau - Et si tout se passait dans la tête ?* (2009, Aubanel) sous couvert de vulgarisation scientifique des « dernières avancées des neurosciences » (4^{ème} de couverture). Jean-Didier Vincent les avait précédés dans cette démarche, faisant endosser cette théorie par la neurobiologie à travers sa personne. Dans *La biochimie du coup de foudre* (1997 voir plus haut), Jean-Didier Vincent expliquait ainsi : « Il se passe une chose quand l'animal devient bipède, quand le singe devient bipède, la *femme* cache son sexe, et le *mâle* montre le sien. Vous ne réalisez pas très bien, mais quand une guenon marche à quatre pattes, même les chimpanzés, elle exhibe son appareil génital femelle qui est le seul endroit qui soit glabre, dépourvu de poils, turgescent en période de réceptivité sexuelle, donc en période d'acceptation du désir du mâle, donc elle fait signe, elle clignote en quelque sorte et attire le désir du mâle. La guenon devenant femme, elle se met debout, il se produit un étrange bouleversement dans ses apparences, qui fait que le sexe qui était apparent chez la guenon devient enfoui chez la femme et caché, du fait même de la bipédie, entre ses jambes. L'ovulation, le désir sexuel, est scellé au regard de l'autre. Et par contre, les signes d'attraction sexuelle [...] se répandent sur toute la surface du corps. *La femme devient tout entière un objet de désir sexuel, et un objet de désir permanent* ». A noter aussi cet échange révélateur dans l'émission de Frédéric Taddei « Ce soir ou jamais ! » (France 3), le 31 mai 2011, dans le cadre de l'agitation médiatique que suscite alors l'accusation d'agression sexuelle par Dominique Strauss-Kahn : « **Jean-Didier Vincent** : L'homme et la femme ne sont pas les mêmes choses, purée ! C'est deux sexes, différents ! Ca a pas été créé ! Il y a 95 % des espèces animales qui sont sexuées ! Bon, si vous voulez vous reproduire par parthénogénèse, vous n'avez qu'à foutre les mâles dans une... dans une... dans un... une réserve, comme ça, et puis vous irez les chercher quand vous voudrez vous reproduire à l'ancienne. **Anne-Elisabeth Moutet** : Elle a pas dit identique, elle a dit égal. **Jean-Didier Vincent** : Mais égal, ça signifie rien, l'égalité. Egal en quoi ? Le poids ? Le quoi, le fait qu'elles aient un pénis intériorisé au lieu d'un pénis extériorisé ? Qu'est-ce que vous voulez que ça nous foute ? [...] **Anne-Elisabeth Moutet** : Ce qui m'a choquée dans ce que vous avez dit monsieur, et vraiment choquée horriblement, c'est que toute la responsabilité c'est sur l'exhibitionnisme de la femme, et tout le désir, pour vous, c'est le désir de l'homme. **Jean-Didier Vincent** : Ah mais c'est comme ça ! C'est la nature, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise. Mais qu'est-ce que vous voulez, c'est pas de ma faute si les femmes ont des fesses, et que les hommes ont des fesses plates, c'est pas de ma faute si elles ont des seins et si nous n'en avons pas ! [...] **Manu Larcenet** : Moi j'ai vécu à peu près une trentaine d'années en banlieue, et pour dire toute la vérité, ça se passait moyen pour les filles. J'aurais pas aimé être une fille en banlieue il y a dix ans. [...] **Jean-Didier Vincent** : « Mais essayez de comprendre pourquoi ! Mais pourquoi, pourquoi ça existe, ça ? Posez-vous les questions, moi je suis biologiste, je me pose les questions ! Ca vient comment ? D'où ça vient, ça ? **Manu Larcenet** : C'est pas de la biologie, on parle de culture. Vous allez me dire que c'est dans les gènes... **Jean-Didier Vincent** : Mais je dis pas que c'est dans les gènes, je demande comment il se fait que partout, partout, partout, on trouve une domination de l'homme sur la femme ? **Frédéric Taddei** : Ce que vous voulez dire, Jean-Didier Vincent, c'est qu'en fait depuis cent mille, deux cent mille générations, finalement l'homme a très peu évolué, en dépit de la culture, de la civilisation, que les femmes ont essayé de nous inculquer. **Jean-Didier Vincent** : En dépit de la culture, en dépit de tout, il reste un homme. Alors, que ce soit les femmes qui nous aient éduqués, elles ont été maladroites parce qu'elles n'y sont pas arrivées effectivement ».

³⁶ Pierre Barthelemy, « Les femmes rendent-elles les hommes stupides ? », *Le Monde*, 24 décembre 2011. Voir ma critique dans <http://allodoxia.blog.lemonde.fr/2012/04/25/psychologie-evolutionniste-et-biologie/>.

³⁷ Dans la même veine, on peut citer l'idée que par leurs yeux et par leur bouche, les femmes envoient des signaux qui font croire (ou révèlent à leur insu) aux hommes qu'elles désirent qu'ils enclenchent un comportement d'approche sexuelle (ou y seront réceptives), et que ces signaux suscitent automatiquement ledit comportement. On la trouve par exemple chez Sébastien Bohler dans *Sexe & cerveau - Et si tout se passait dans la tête ?* (2009, Aubanel). Il écrit ceci dans un paragraphe intitulé « Le regard, promesse sexuelle », illustré par une photo de femme regardant le lecteur : « Quelques études ont permis de comprendre ce qui fait du regard un signal de séduction *particulièrement ravageur*. D'abord, on a constaté qu'un regard appuyé fait libérer de la dopamine dans le cerveau. [...] Ce fait a été mis en évidence par une expérience réalisée à l'université de Londres par le psychologue Knut Kampe. Il s'agissait d'observer l'activité cérébrale de volontaires hommes à qui l'on faisait voir deux types de visages de femmes : le premier visage les regardait droit dans les yeux, le second regardait ailleurs. Les chercheurs ont constaté que, lorsque le regard est dirigé vers l'observateur, il provoque l'activité d'une zone du cerveau riche en dopamine, le striatum ventral. Cette zone s'active lorsqu'on anticipe un plaisir intense, et *fait ressentir une puissante excitation*. » (p.50, souligné par moi). Voir aussi p.56 (souligné par moi) : « De belles lèvres bien dessinées sont une invitation *presque irrésistible* au baiser, et, surtout chez la femme, elles attisent le désir du partenaire. On a récemment découvert l'origine de ce phénomène, grâce à une expérience où étaient filmés les visages de femmes en train de regarder des films érotiques. [...] Il est

apparu que la température des lèvres augmentait légèrement en situation d'excitation, ce qui résulte d'une meilleure irrigation sanguine du tissu labial. En conséquence, les lèvres rougissent très légèrement, ce que détecte le système visuel des mâles environnants. Il semble également que les lèvres rougissent et gonflent très légèrement pendant l'ovulation. Ainsi, lorsqu'un homme entame la conversation avec une femme et lui trouve des lèvres particulièrement sensuelles, cela peut être pour deux raisons : *parce que cette femme est en période de réceptivité sexuelle – en fin de phase folliculaire [...]* ». Boris Cyrulnik avait quant à lui expliqué ceci dans *La biochimie du coup de foudre* (1997, voir plus haut), commentant une scène montrant un homme et une femme en train de dîner : « Esther est passive comme sont passifs les chefs d'orchestre, qui avec un tout petit geste peuvent moduler et faire vibrer un orchestre. La séduction féminine met en scène un tout petit geste, un indice comportemental minuscule qui agit sur vos émotions et vos comportements. Esther peut produire ces attitudes consciemment : elle peut se maquiller, c'est-à-dire qu'elle peut écrire sur son corps, avec ses vêtements, avec son maquillage, avec ses gestes, ce qu'elle a l'intention de communiquer. Donc une partie de cette séduction est volontaire, [...], et une partie de l'expression de ces émotions s'exprime à l'insu de son corps parlant. Elle peut très bien dire avec ses vêtements et avec ses mots le contraire de ce que son corps exprime malgré elle, c'est-à-dire qu'elle peut très bien dire, monsieur vous ne m'intéressez pas, alors que *la puissance muette de son regard peut très bien signifier le contraire, et l'homme, lui, va percevoir un indice qu'il perçoit intensément comme un message totalement clair* » (suit une séquence au cours de laquelle Boris Cyrulnik reproduit l'expérience qui « prouve cette puissance muette du regard », où l'on voit des hommes juger plus engageante une photo de femme retouchée pour que ses pupilles y soient dilatées, photo où « effectivement, elle vous invite à la sexualité »). On retrouve ces éléments dans *L'Odyssée de l'amour* (2009, France 2), le documentaire dont le psychiatre Michel Reynaud a assuré la direction scientifique : commentant une scène entre Juliette et John, les deux personnages fil rouge, la voix off explique que « chez la femme, la dilatation des pupilles est l'expression directe du désir. Elle rend le regard de Juliette *irrésistible* », et qu'au même moment, l'afflux de sang dans les lèvres de Juliette les rend plus roses et plus pulpeuses, « de fait, plus attirantes ». Dans *L'amour est une drogue douce... en général* (2005, Robert Laffont, p. 58), Michel Reynaud cite la « découverte » par Desmond Morris (référence citée : *Le singe nu*, 1968, Grasset) de cet « élément biologique universel de séduction » qu'est la dilatation de la pupille féminine – « la dilatation des pupilles, ou mydriase, est un phénomène qui accompagne la montée du désir féminin. Tous les professionnels du sentiment et du désir (psychologues et psychanalystes, thérapeutes du couple, sexologues, etc.) s'accordent à dire que le désir de l'autre est effectivement le meilleur des aphrodisiaques » –, ainsi que le prétendu constat que ce phénomène n'existe pas dans l'autre sens, à savoir que le désir masculin ne s'accompagne pas d'une dilatation des pupilles et que les femmes ne font pas de différence entre un regard à pupille dilatée ou non (référence citée : Patrick Lemoine, 2004, *Séduire*, Robert Laffont).

³⁸ Voir par exemple dans Michel Reynaud (2005) *L'amour est une drogue douce... en général*, Robert Laffont, p. 37-38 et p. 46-47 : « Garçons et filles peuvent paraître à première vue différents dans leur quête, avec une propension instinctive chez les garçons à "tomber" les filles, et chez les filles à "choisir le bon", propension encore renforcée culturellement. [...] Le mâle est instinctivement animé par la pulsion essentielle de disséminer ses gamètes le plus largement possible tandis que la femelle est animée par la pulsion essentielle de nidifier et recherche le partenaire qui va lui permettre de mener à bien la gestation et l'élevage des petits : telle est la vie sexuelle des animaux*. Les modèles culturels d'autrefois cautionnaient chez l'humain cette tendance animale [...] Depuis, de puissants bémols culturels sont venus tempérer cet état des lieux. [...] Malgré ces possibilités d'évolution culturelle, les techniques d'imagerie médicale permettent de visualiser des invariants biologiques qui définissent des caractéristiques relationnelles de base : le circuit de l'évitement est le premier stimulé chez la femme placée face à l'homme, quand, chez l'homme, le premier circuit stimulé est celui de l'approche et du plaisir**. » Les références citées en note de bas de page à l'appui de ces affirmations sont * Boris Cyrulnik (1993) *Les nourritures affectives*, Odile Jacob et ** Jean-Didier Vincent (1986) *Biologie des passions*, Odile Jacob. Alors que la quatrième de couverture du livre annonce qu'il procède d'une « analyse scientifique rigoureuse », il est frappant de voir que ce qui y est affirmé concernant la sexualité est soit posé comme relevant de l'évidence, sans aucune référence d'étude scientifique, soit (ce qui revient la plupart du temps au même) puisé dans des ouvrages grand public de Boris Cyrulnik (de loin la « référence » la plus abondamment citée, sans compter tous les emprunts non explicites mais évidents de ses allers-retours entre psychanalyse et vulgate éthologique ainsi que de ses références aux psychanalystes Freud, Bowlby, Spitz et Harlow, et aux éthologues Niko Tinbergen, Irenäus Eibl-Eibesfeldt et Desmond Morris), Patrick Lemoine (*Séduire*, 2004, Robert Laffont, préface de Boris Cyrulnik), Jean-Didier Vincent (*Biologie des passions*, 1986, Odile Jacob), Philippe Brenot (*Le sexe et l'amour*, 2003, Odile Jacob), Sylvain Mimoun (*Sexe et sentiments, version femme*, 2004, Albin Michel) et Lucy Vincent (*Comment devient-on amoureux*, 2004, Odile Jacob).

³⁹ Il s'agit de la théorie de Bateman. En 2012, Gowaty et al. (en accès libre sur www.pnas.org/content/109/29/11740.full#xref-ref-16-1) ont publié la première tentative de réplique de la fameuse expérience de Bateman (1948) censée avoir démontré que les mâles, produisant beaucoup de gamètes à faible coût par comparaison aux femelles produisant peu de gamète coûteux, sont naturellement sélectionnés de

sorte à être prédisposés à multiplier les partenaires sexuelles, au contraire des femelles. Les auteurs ont constaté que Bateman s'était trompé. L'attachement durable à la théorie de Bateman malgré la documentation de nombreux contre-exemples, l'absence de tentative de réplique de cette étude pendant si longtemps et l'incapacité durable à percevoir ses failles méthodologiques indiquent l'impact des stéréotypes de sexe sur la recherche. Réciproquement, les auteurs relèvent que l'étude de Bateman n'est devenue populaire que lorsque le sociobiologiste Robert Trivers s'en est servi (en 1972) pour étayer une théorie générale attribuant à chaque sexe des rôles naturels censés s'appliquer à l'être humain (mâles par nature ardents et enclins à la compétition, femelles par nature timides et circonspectes). Quoi qu'il en soit, la démonstration de la pertinence de cette théorie pour l'être humain requerrait au minimum d'identifier les déterminants biologiques proximaux de telles différences de comportements entre femmes et hommes, et de prouver que leur différenciation sexuée est sous contrôle génétique.

⁴⁰ Solange Pinilla, novembre 2015, « Peut-on changer son conjoint ? », *Zélie*, n°3, p.18-19 : "Enfin concernant la sexualité, et les tentations que peut parfois ressentir l'époux (pornographie, adultère), il faut garder à l'esprit que moins le mari aura une intimité épanouie avec son épouse, plus il sera tenté par ailleurs. En effet, l'acte sexuel le lie profondément avec sa femme : c'est à ce seul moment que l'homme présente un taux d'ocytocine (hormone du lien d'attachement notamment) aussi élevé que celui de sa femme, c'est-à-dire dix fois supérieur. »

⁴¹ <https://www.reseau-canope.fr/corpus/anatomie-3d/homme> et <https://www.reseau-canope.fr/corpus/anatomie-3d/femme>.

⁴² Ibidem, vidéo « L'acquisition du phénotype sexuel » accessible via un élément interactif.

⁴³ Dr Sylvain Mimoun, Rica Etienne (2009) *Sexe et sentiments – version femme*, Albin Michel. Voir aussi Michel Reynaud (2005) *L'amour est une drogue douce... en général*, Robert Laffont, p.36 : « Elle [la stimulation des organes génitaux] est déjà présente chez le nourrisson, par le biais de la tétée, les lèvres étant pourvues de multiples corpuscules de plaisir. La succion déclenche l'érection du bébé garçon et la lubrification du bébé fille*.» * Référence citée : Philippe Brenot, *Le sexe et l'amour*, 2003, Odile Jacob.

⁴⁴ Expression tirée du personnage de Pangloss dans *Candide ou l'optimisme* de Voltaire, qui y déclare que « tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin ».

⁴⁵ Ressource intitulée « Orgasme féminin » mise en ligne en mai 2013 sur la page « Education à la sexualité et les SVT » (sic) du site de l'académie de Marseille (en même temps que le *Guide du formateur* pour l'éducation à la sexualité cité plus haut). Il s'agit d'une vidéo sans son ni aucun commentaire montrant une image de synthèse d'un cerveau dont différentes parties s'illuminent dans des couleurs variées.

⁴⁶ *SVT 1^{ère} S* Nathan 2011, p.280, vocabulaire : « Orgasme : pic du plaisir sexuel. »

⁴⁷ Voir par exemple Alain Héril sur doctissimo.fr dans Catherine Maillard, 22 mars 2016, « Histoire du clitoris en 10 dates clés ». Au milieu de la page, dans une vidéo intitulée « Vaginale ou clitoridienne ? », Alain Héril prétend traiter de cette question : « Etes-vous vaginale ou clitoridienne ? ». Il y explique notamment que « L'orgasme clitoridien est un orgasme plus court, plus électrique, c'est l'orgasme que l'on rencontre au début de sa vie sexuelle, au moment de l'adolescence, au cours des premières masturbations. Alors que l'orgasme vaginal, lui, est plus profond, et s'obtient essentiellement par la pénétration » (signalons au passage que dans cette vidéo, Alain Héril étale son ignorance totale des données scientifiques concernant le clitoris en affirmant que « le prépuce du clitoris est entre 600 et 6000 fois plus innervé que le gland masculin » – ce qui est non seulement complètement faux, mais laisse en outre croire à tort que l'homologue du gland masculin est le prépuce/capuchon du clitoris) –, puis que « En fait, à l'intérieur même des parois du vagin, il y a ce qu'on appelle les vestibules du clitoris », or les bulbes du clitoris, ou bulbes du vestibule, ne se trouvent absolument pas à l'intérieur des parois du vagin. Voir aussi le Dr Sylvain Mimoun dans Mimoun et Etienne (2009), op. cit : « L'orgasme vaginal est-il meilleur que le clitoridien ? Comme son nom l'indique, l'orgasme clitoridien est provoqué par des caresses au niveau du clitoris, *avant, pendant ou après la pénétration*, il concerne 80% des femmes. Alors que l'orgasme vaginal est généralement le résultat d'une stimulation du vagin (au niveau « des points G » ou de leurs environs) et d'une pénétration, il concerne 20% des femmes » (souligné par moi).

⁴⁸ *Ça mintéresse Santé*, n°2, 13 juin 2017 (spécial « Sexe et sexualité »).

⁴⁹ Mimoun et Etienne (2009), op. cit.

⁵⁰ Serge Stoléru le 21 septembre 2016 dans *La tête au carré (France Inter)*, émission intitulée « Le désir au prisme des neurosciences » (psychiatre et psychologue, il est invité ce jour-là dans le cadre de la promotion de son livre *Un cerveau nommé désir. Sexe, amour et neurosciences*, qui vient alors de paraître aux éditions Odile Jacob). Décrivant un modèle du désir à « quatre composantes », après avoir dit « Je prends l'exemple d'un homme qui voit une femme parce que c'est plus simple pour moi », et après avoir décrit les composantes cognitive, motivationnelle et émotionnelle, il explique (43'40") : « Il y a ensuite le quatrième et dernier module, qui est le corps. [...] On va, si on

est une femme, on va avoir des réactions génitales au niveau des seins, si on est un homme au niveau du pénis, et cela est en grande partie conditionné par l'hypothalamus. »

⁵¹ Selon Alain Héril, sexothérapeute et psychanalyste, dans Catherine Maillard, 1^{er} octobre 2012, « L'orgasme des seins : mythe ou réalité ? », en ligne sur www.doctissimo.fr : « "D'un point de vue anatomique, le téton est un organe érectile, comme le clitoris, ou encore le sexe masculin... et c'est une zone érogène primaire chez les femmes" rappelle Alain Héril 1, qui nous livre ses confidences expertes sur le sujet. [...] Un pic d'excitation et les mamelons se durcissent et deviennent plus gros... Les veines qui l'entourent peuvent aussi se gonfler, et les seins augmenter de volume » + « 1 - Alain Héril est l'auteur du livre "Femme épanouie" aux éditions Payot. Il anime sur Doctissimo Play l'émission " Parlons peu, parlons sexe" ».

⁵² La méconnaissance de l'hymen et le maintien de mythes concernant la notion de virginité (notamment l'idée qu'on peut la connaître selon qu'il y a saignement ou non lors d'un coït vaginal), entraîne angoisses, drames familiaux, pratiques chirurgicales inutiles, mais aussi consentement contraint des filles à des pratiques sexuelles anales ou orales non désirées afin de préserver leur virginité.